



— Automne 2010 —

Denis Costa ■ Trompette sournoise ■ philippesansot

Baptiste Roux ■ Camille Decourcy

MILL ■ Michael J. Zito ■ Lemon A

Numéro 1



SOMMAIRE

Édito.	3
Fulgure. <i>Lecture d'Afrique</i> de Denis Costa	5
Aujourd'hui. <i>Des ravages de la vente en ligne</i> de Trompette sournoise	6
Scandale ! <i>l'Optimum des grandes vacances : l'HP</i> de philippesansot	9
Aux environs. <i>Promo lassitude</i> de Baptiste Roux	11
Buzz. Trompette sournoise	13
l'Interview	14
<i>A l'école des cornacs indiens</i>	19
<i>Sa Majesté Fulgurante</i>	26
<i>La tentation du cyclope</i>	32
De l'utilité de l'art. <i>Renaissance</i> de Camille Decourcy	38
Texte libre. <i>Premier jour d'un nouvel âge d'or</i> de MILL	42
Texte libre. <i>Mélange exquis</i> de Michael J. Zito	46
Feuilleton. <i>Hot (2)</i> de Lemon A	48
Copinage.	55

RUBRIQUES - MODE D'EMPLOI

Aux environs : rubrique de proximité dans laquelle l'auteur évoque un événement, un espace ou un élément culturel local réel et identifiable.

De l'utilité de l'art : cette rubrique est centrée sur l'aspect purement utilitaire que l'on peut associer à une œuvre d'art, un artiste, un mouvement esthétique...

Scandale ! cette rubrique se consacre à la polémique. L'auteur y développe une argumentation mordante et implacable à l'encontre d'une cible désignée.

Aujourd'hui : rubrique consacrée aux nouvelles tendances et aux phénomènes contemporains émergeant sur le Net ou dans la rue.

Fulgure : texte court en prose de 1 500 signes, espaces compris (+ ou - 150 signes). Aucune contrainte stylistique ou thématique.

Buzz : présentation et mise en perspective d'un auteur à travers une interview et quelques textes.

ÉDITO

Numéro 1 / Automne 2010

Pour ceux qu'ont lassés les innombrables publications « spécial vacances », voici la nouvelle fusée de Squeeze. À chaque changement de saison, une livrée de textes hétéroclites et vivants. Pas de blabla inutile, pas de photographie, pas d'horoscope et pas de recette de cuisine, simplement onze productions signées par des auteurs actifs.

Ainsi, directement propulsée chez vous par la magie des trois w :

■ Notre auteur buzz, Trompette sournoise. Repéré sur diverses zones de l'écrit où il se distingue par son style précis et son ton détaché, Trompette produit avec brio les histoires les plus absurdes autour d'un quotidien torturé, cynique et drôle. Une musique à secouer l'encéphalogramme d'un mourant à travers quatre textes et une interview pas piquée des vers.

■ Denis Costa, rubrique *Fulgure*, propose une *Lecture d'Afrique* atmosphérique et insolite : la rencontre d'un singe et d'une capote.

■ Beaucoup plus au nord, Baptiste Roux, étend sa vision à la fois sombre et flegmatique des environs, soit *Promo lassitude* : un fragment de conscience et de prose poétique.

■ Dans un style aux antipodes, le très obsessionnel philippesansot prévoit notre prochaine destination estivale dans *L'Optimum des grandes vacances : l'HP*. Une option également recommandée pour éviter les sports d'hiver.

■ Pour la rubrique *De l'utilité de l'art*, la poétesse multicolore Camille Decourcy s'essaie à la science-fiction classique avec *Renaissance* : un extra-terrestre reconstruit l'humanité avec une œuvre d'art.

■ En texte libre, un pur slasher de Michael J. Zito : *Mélange exquis*. Pas de motif ni d'artifice : un paquet sexe et sang gratuits.

■ Pour le second texte libre, MILL imagine la paix des braves dans *Premier jour d'un nouvel âge d'or* : une fable humaniste à sensibilité grivoise.

■ Enfin, le deuxième épisode du feuilleton signé par Lemon A : *Hot*. Will Smith reste de la partie, ainsi qu'une flopée de néo-nazis et Lentar Dior, le geek cracheur de flammes.

Et quand vous en serez là, vous attendrez le prochain numéro.

Vous souhaitant de bonnes et bienheureuses lectures,
Votre amour du moment,

Quickie Squeezi.

Lecture d'Afrique

Denis Costa

Les singes sont les animaux les plus facétieux de la terre. Dans ma ville de Djibouti, ils sont pourtant victimes de lapidations ou de bastonnades commises par les gamins qui tentent de les éloigner. Dès lors, ils se font plus rares.

La chance pourtant me sourit cet après-midi d'hiver, alors que je traversais le petit square verdoyant du centre-ville. C'était l'heure où l'on commence à respirer sans transpirer, où le soleil décline et s'enfonce tout rouge, tout rond, dans les eaux clapoteuses de l'océan. Quel étonnement que de croiser sur ce sentier, un attroupement inhabituel de Djiboutiens hilares ! Prenant toute ma place parmi les passants qui s'invectivaient, je pus observer un imposant babouin mâle confronté à un préservatif dans son emballage, ramassé probablement dans ce jardin public qui, la nuit, attire les amateurs de sexe fugace.

Assis sur un muret, le singe au cul rouge déchira délicatement l'enveloppe protectrice et exhiba le contraceptif, qu'il tendit bien haut comme pour prendre à témoin la docte assistance. Ce singe allait-il nous enseigner le bon usage du préservatif et l'enrouler sur sa tige en érection, marquant ainsi sa défiance et une agressivité mesurée envers une foule devenue plus compacte ?

Déception, le babouin porta à sa bouche le latex lubrifié, puis le dépla et l'étira sur une bonne longueur, sans le déchirer toutefois, s'attirant pour cet exploit, les bravos et les vivats des curieux. Mais avec dédain : il lâcha à terre le condom, désormais inutilisable, et fendit la foule en hurlant pour désert la place qui retomba dans sa torpeur.

Des ravages de la vente en ligne sur la paix des ménages

Trompette sournoise

Elle s'était enfermée dans notre chambre depuis le début de l'après-midi pour donner libre cours à sa dépression passagère. Comme je n'avais rien contre a priori et qu'il y avait bien longtemps que je voulais passer un dimanche tranquille, je n'avais rien tenté pour la sortir du lit conjugal, qu'elle inondait copieusement de ses sanglots étouffés. Mais il était à présent 20h15 et mon estomac, un organe d'une ponctualité irréprochable, commençait à manifester les signes d'une sous-alimentation inhabituelle. Bref, je souffrais d'une dalle affreuse et mon épouse semblait plongée à jamais dans un spleen incompatible avec la préparation amoureuse du ragoût de veau dominical. Notre couple était en danger. Surtout le mien.

M'arrachant péniblement du canapé ergonomique, je décidai donc d'aller consoler le triste cordon bleu. J'ouvris sans frapper la porte de notre chambre.

« Chérie, il est grand temps que tu réagisses. Tu ne peux pas continuer ainsi à chialer comme une môme alors que tu n'as rien avalé depuis des heures. »

C'était finement amené mais la réponse de ma femme m'inquiéta au plus haut point.

« Si tu crois que j'ai la tête à manger... »

Ce serait moins facile que prévu. Il allait falloir jouer serré sous peine de sandwich à la mousse de canard, accompagné d'un morceau de camembert. Mais avions-nous seulement du pain ?

« Écoute ma puce, je comprends tout à fait que tu ne sois pas dans ton

assiette mais si on pouvait parler de tout ça autour d'un bon repas, je suis sûr que les choses finiraient par s'arranger. »

Je tenais la grande forme. C'était subtil et convivial à la fois.

« Je n'ai pas envie de parler avec toi. Tu n'es qu'un salaud ! »

Je fus contraint de m'asseoir car celle que j'avais épousée 15 ans plus tôt venait de m'insulter sans vergogne. Elle s'était redressée sur le lit pour me dévisager. Son nez coulait abondamment en dépit du bon goût et ses yeux étaient rouges et fatigués. Faisant abstraction de sa déchéance physique, je me lançai dans une déclaration amoureuse inspirée :

« Ma petite pupuce adorée. Je t'aime mais je vais compter jusqu'à 10. Si tu ne lèves pas tes grosses fesses molles de ce lit, je ne réponds plus de rien. »

Je jouai le tout pour le tout. Je n'avais aucune idée de ce qu'il conviendrait de faire au terme de cet ultimatum absurde. Fort heureusement, elle s'exécuta sans broncher. Alors qu'elle remettait de l'ordre dans ses cheveux abîmés, je salivais déjà. Si tout se passait selon le plan, nous pourrions nous mettre à table avant 21 heures, juste à temps pour le film. Malheureusement, ma femme tira un tabouret, s'y percha sans aucune grâce et entreprit de descendre sa valise en carton du haut de l'armoire.

« Pardonne ma curiosité malade, fis-je, mais pourrais-tu m'expliquer avec tact l'utilisation précise que tu comptes faire de ce modeste bagage ?

– Je me tire d'ici, répondit-elle.

– Le ventre vide ? »

Elle me lança un chandelier massif au visage. Je l'esquivai avec souplesse et l'ustensile termina son vol dans le cadre de mauvais goût qui emprisonnait notre photo de mariage. Je trouvais cela un peu convenu comme geste mais je m'abstins de le faire remarquer à la furie détestable qui me servait d'épouse. D'autant plus qu'elle s'avancait à présent en brandissant une de mes raquettes de tennis.

« Excuse-moi chérie mais je ne suis pas d'humeur à disputer un double, surtout à jeun, plaisantai-je.

– Fous le camp de cette chambre immédiatement !!! »

C'est étrange les femmes. Des années de paisible docilité s'étaient envolées en une après-midi. Fuyant aussi vite que possible ma femme exaspérée et dangereuse, je fonçai vers la cuisine et m'y préparai le sandwich du

désespoir. En mode biscottes, croûtes de chèvre et beurre demi-sel. Puis je repris ma place traditionnelle au salon, mon ordinateur portable sur les genoux.

Sept euros cinquante. Les enchères n'allaient pas bon train. C'était vraiment idiot de m'être brouillé avec Ralphita (je peux vous garantir qu'elle possède le physique de son prénom) pour une somme si dérisoire. Elle était tombée sur l'annonce par hasard, ce matin, alors que j'avais oublié de fermer ma session E-Bay.

« Vends femme, 45 ans, parfait état de marche. Très peu servi. Excellente cuisinière. Accessoires fournis. Papiers en règle. Entretien minimum. Jamais malade. Cause voyage à l'étranger »

C'était plus une blague qu'autre chose. Je n'avais pas du tout l'intention de partir à l'étranger.

Le film commençait. Dans la chambre, j'entendais Ralphita s'agiter dans tous les sens. La porte de l'appartement claqua. Le silence revint. Je supprimai l'annonce passée sur le site d'enchères, n'ayant plus rien à troquer. Je mis les pieds sur la table et entrepris de me gratter les roubignoles.

Je ne suis pas homme à m'en faire pour une poignée d'euros.

Ça tombait quand même mal pour les gamins.

Elle les avait oubliés, dans son élan.

Et ils étaient loin d'être finis.

L'Optimum des grandes vacances : l'HP

philippesansot

C'est toujours la même chose, on choisit la destination de ses vacances au gré d'une rencontre.

Il suffit qu'un tel évoque son séjour inoubliable l'été dernier en Irlande, en Corse, à Ibiza, au Maroc ou au Cap d'Agde (naturiste), pour se décider à partager son enthousiasme et à considérer cette idée de villégiature comme une sérieuse opportunité d'évasion. Toujours à court d'idées pour occuper son temps libre, on reçoit les emphases comme autant d'aubaines à saisir.

Voici une semaine, à l'occasion d'un mariage, j'ai fait la connaissance du témoin de la mariée. On a pas mis longtemps à se renifler et à se trouver, tels deux martiens embarqués dans une même navette terrestre. Certes invités à la noce, mais projetés dans une trajectoire contre-nature, on portait sur les mets et les gens le regard incrédule, déplacé de l'étranger.

Lui trouvant fort bonne mine, je lui demandais son secret en ces temps de crise. Les vacances, m'a-t-il dit, rien ne vaut les vacances, à condition de bien les choisir. J'ai opiné devant l'évidence de sa réponse. Cependant, je voyais à son air de conspirateur enjoué, de perceur de coffre-fort qui va réussir son coup, qu'il voulait m'en dire plus. Au milieu des réjouissances, il m'expliqua alors qu'il revenait tout juste d'une contrée peu commune et que je ne trouverai jamais dans les brochures de voyagistes, aussi spécialisés soient-ils : l'Hôpital Psychiatrique. Pensez à réserver à l'avance, si possible dès janvier ou d'une année sur l'autre, pour optimiser vos chances d'être dirigé vers l'établissement le plus proche de votre domicile, ce qui évite déjà tous les désagréments inhérents aux départs et retours lointains.

Sa demande d'admission acceptée, il avait reçu l'assurance de pouvoir

quitter l'établissement à sa convenance. Serein, il put profiter pleinement de tous les avantages de l'institution pendant près d'un mois.

Chambre avec vue sur parc paysager comme en Irlande, shooteuses euphorisantes à gogo comme à Ibiza, hôtesse attentionnées et déguisées en infirmières comme au Cap, douches à jet relaxantes comme au Maroc, compagnons de maquis à la vie à la mort comme en Corse....

Un séjour bien sûr de tout repos, qui entremêlait à juste dose rêves salaces et rêveries ouatées, une vacance sans fond ponctuée d'activités à la carte, rythmée par le bruit des portes et des talons qui finissent par claquer en soi comme une horloge interne sur laquelle on sait pouvoir compter quand le temps titube, bourré d'humeurs versatiles. Des vacances à deux pas d'un exotisme fou, prises en charge pour partie par la collectivité. Mais il insista pour me dire que l'intérêt principal résidait bien ailleurs. C'est la destination par excellence qui fait la part belle à l'individu, qui respecte sur la durée la personnalité de chacun. Et mieux que tout, l'aventure qui vous autorise à partir seul, enfin seul: délaissez vos amis, abandonnez votre famille, encagez vos animaux, tout, tout vous sera pardonné. Partir la conscience tranquille n'a pas de prix.

On fêtera même votre retour parmi les vôtres: il m'expliqua alors que ce mariage était arrangé (les mariés se connaissant depuis plus de vingt ans), qu'il n'était que prétexte à célébrer son come-back, ce qui expliquait son état privilégié de témoin. Il me demanda de garder silence sur ce complot de charité, d'y participer en donnant le meilleur de moi-même, son entourage le pensant à mille lieux de pouvoir flairer la supercherie.

Tout en gardant la face et les yeux impassibles, ouverts droit devant, il a tordu dans ma direction une bouche de complice du chalumeau pour me glisser: jouons le jeu, les innocents, évitons de déstabiliser nos hôtes et leurs convives de mèche plus qu'ils ne pourraient en supporter, sinon vu le peu de lits disponibles en HP dans notre région en particulier, les places de complaisance risquent fort logiquement de disparaître.



Promo lassitude

Baptiste Roux

Au coin d'une nationale, épris d'achats divers, j'assèche mon véhicule dans l'hyper saturé. Aux sorties des villes-mondes sur des banlieues bretelles, l'autoroute à dépense garnit ses longs parkings. Vague tropique de néons clignotant de noms propres ; dans des dalles bétonnées de commerces à tout faire, s'affichent gondoles en tête des packs de 2 en 1.

Dans des allées conquises par d'innombrables soldes, lave-brosses et sèche-cravates s'empilent à prix bas. Des cons multicolores s'ennuient à renseigner de mornes salariés affublés d'idées fixes.

Proliférant en grappes, des chiards basketophiles picorent des colorants et des queues d'abrutis s'enfilent tout un samedi, des cadies pré-remplis à stocker au freezer.

Anémié par l'enjeu, je décide à mi-course de briser mon élan et file m'arabiser dans une vague épicerie, payant ma liberté au prix d'un coffre-fort.

Je vaque en locataire dans ma banlieue dortoir, attendant le jour fleuve de ma rentrée bancaire, le joli mois de mai est devenu précaire et mon compte agiotique rase le fond de mes poches. Mes rêves d'adolescent s'enrhument à tour de bras et le présent m'accuse d'un retard de paiement. Je fixe mon avenir tel un myope en goguette. Alunissant soudain dans un bar déserté, un serveur gras et mou m'y sert un alcool fort, triturant mon billet comme on plastronne un col. J'avale mon désherbant et flanque mon verre au zinc, repartant vers l'ennui saucé par les degrés. Je vise le cul d'une conne trotinant dans sa jupe et ravale mon envie sitôt qu'elle disparaît.

Sur mon canapé-lit, je m'englue de télé ; des tennismen hargneux se renvoient des balles jaunes, accumulant les sets en sautillant de joie. J'ai le

regard gracile d'un veau à l'abattoir, j'accumule les images, les traites et les mélanges, sans plus de réflexion qu'un poste de triage. Les jours passent en rafales, se répétant sans frasques, ne variant que les dates pour compter mes années.

Les émetteurs clignotent, m'informant sur le monde préchauffé d'une planète en dix minutes chrono. Un journaliste heureux égraine sans trop y croire des infos monocordes sur un monde en sursis. Gonflé de vague à l'âme, mon ventre s'engraisse et mue, s'adonnant sans détresse à mes repas lipides.

Du jour où j'en rêverai, je soulèverai mon cul et hurlerai vengeance. En attendant, je piaffe dans un nid tout confort, attendant l'avènement d'une utopie grotesque.



BUZZ

Trompette sournoise

Trompette Sournoise a séduit tous les membres du comité de lecture de Squeeze. Il fait également l'unanimité chez les lecteurs des sites sur lesquels il poste ses textes. Il vous plaira, c'est sûr. Parce que son style est imparable. Des productions soignées, maniant l'ironie avec une insolence pirate, flirtant avec l'absurde d'un Kafka sous amphétamines, picorant chez Chuck Palahniuk et Boris Vian, dévorant tout chez John Fante.

Les histoires de la Trompette reprennent notre quotidien, parfois banal, parfois sordide, le malaxent, le déshabillent, le rhabillent et soufflent dans notre tête un rythme désopilant.

Pour ce numéro, Squeeze a sélectionné quatre nouvelles reflétant des aspects différents du travail de l'auteur :

À l'école des cornacs indiens raconte l'inquiétante machination d'un chasseur d'héritières ultra-intelligent. *La tentation du cyclope* chronique les perspective naïves et le premier boulot d'un ado tempéré. *Sa majesté Fulgurante* entre dans le cerveau d'un joueur d'échecs un poil étrange et sûr de lui. Enfin, pour la rubrique *Aujourd'hui*, Trompette a signé *Des ravages de la vente en ligne sur la paix des ménages*, irrésistible tranche de vie moderne au style direct et enlevé.



l'Interview

Comme nombre d'auteurs publiant leurs œuvres sur Internet, vous avez choisi de vous affubler d'un nom de plume pour le moins inattendu. Trompette Sournoise, où êtes-vous allé chercher ce pseudonyme ?

Je ne me souviens plus à quoi je pensais quand j'ai choisi ce pseudonyme. Peut-être aux trompettes qui déboulent à la fin du morceau The National Anthem, de Radiohead. Peut-être que c'est la première chose qui m'est passée par la tête. Je crois surtout que j'étais mort de trouille en postant mon premier texte et que je me sentais plus en sécurité avec un surnom ridicule. Que peut-on attendre d'un type qui se fait appeler « Trompette sournoise » ? Depuis, je m'y suis fait et je n'ai jamais songé à changer d'identité. J'ai l'impression que cette appellation a pris du sens au fil du temps, même si je ne saurais dire lequel.

Parlez-nous un peu de vous.

Je suis né le 24 novembre 1979, à Douai, une ville du nord assez sinistre, à l'occasion d'une mutation de mon père, militaire de carrière. J'habite aujourd'hui Strasbourg, au terme d'une longue série d'étapes, subies ou choisies, en France et à l'étranger.

Je suis diplômé d'une école de commerce mais il ne faut surtout pas m'en parler. Je n'ai aucune idée de ce qui a bien pu me mener là. Depuis, j'ai exercé tous types de boulots, de serveur à réceptionniste en passant par la livraison, les plateformes téléphoniques et, plus récemment, un poste d'animateur sportif en contrat d'insertion. Un parcours professionnel que d'aucuns jugeront sinon désastreux, pour le moins intrigant.

J'ai donc 30 ans, des difficultés à payer mon loyer et un mépris considérable pour les règles du jeu, la hiérarchie, les entretiens d'embauche, les objectifs commerciaux, les « qu'est-ce que tu fais dans la vie ? ». Pour compenser, je suis amoureux, je possède six guitares, un clavier, un didjeridoo, je ne refuse jamais un verre, puis un autre, je lis tout ce qui me tombe sous la main et je peux me vanter d'avoir au moins une dizaine d'amis viables. Enfin, pour la postérité, j'affirme être asthmatique, maniaco-dépressif, joueur d'échecs

*respectable, accro à la grenadine, champion d'Alsace de cheval d'arçon, comique occasionnel, forain de philosophie et insomniaque.
Pour finir, je dirais que je crois qu'il y a une raison à tout.*

Vous publiez l'essentiel de votre production sur des forums littéraires online. Quel rapport entretenez-vous avec les nouvelles technologies et Internet en particulier ?

Je ne suis rien d'autre qu'un auteur du Net. Certains de mes textes ont été publiés en version papier mais cela reste anecdotique. Internet est, à l'heure actuelle, le seul media susceptible d'accueillir les productions d'auteurs amateurs. John Fante, Charles Bukowski, Stephen King racontent qu'ils ont commencé par vendre leurs nouvelles au détail à des revues underground pour une poignée de dollars. Ça me laisse rêveur. Je n'ai jamais touché la moindre thune pour ce que j'écris. Si je devais choisir un métier sérieusement, j'opterais pour vendeur de textes à l'unité. Production bio.

Internet m'a permis de décomplexer mon rapport à l'écriture. J'aurais été incapable de faire lire mes premières tentatives à mes proches, sans parler de ma famille. L'anonymat a quelque chose de salutaire, avant de devenir frustrant. Je me sens aujourd'hui noyé dans la masse. Je ne trouve plus mon compte sur les forums d'écriture ou les blogs. J'en veux davantage.

Dans quelle mesure Internet inspire-t-il votre écriture ?

J'ai parfois abrégé des textes qui auraient mérité d'être plus longs, parce que, devant un écran d'ordinateur, personne (ou presque) ne vous lit au-delà de 10 ou 20 000 signes. J'ai aussi vaguement essayé de me créer d'autres identités pour parodier les travers des auteurs du net : la mère de famille qui écrit parce qu'elle s'emmerde, le jeune con qui envoie chier tout le monde, l'érudit arrogant qui étale sa science, l'adolescent romantique qui poste des textes bouleversants, truffés de clichés. J'attendais les commentaires. C'est marrant cinq minutes mais ça lasse tout aussi vite.

Un jour de grande lassitude, je suis allé sur un générateur de textes, j'ai écrit n'importe quoi et posté le tout sur un site avec des fleurs. La majorité des utilisateurs ont trouvé mon poème fantastique, certains y ont même deviné un sens. Depuis, je me méfie des critiques (surtout positives) que je peux recevoir à droite ou à gauche.

Où puisez-vous votre inspiration ?

Je suis inspiré par le moindre déchet qui traîne mais je vais tenter d'être un peu plus spécifique et concret. En ce qui concerne les textes publiés dans ce numéro : À l'école des cornacs indiens m'a été soufflé par un documentaire d'Arte sur les psychopathes performants. Des ravages de la vente en ligne sur la paix des ménages s'inspire d'un article glané dans les actualités insolites de Yahoo, que je consulte régulièrement. La tentation du cyclope est un mélange de détails autobiographiques. Sa majesté Fulgurante est né de mon goût pour les échecs et des roustes que je me prends en jouant en ligne.

Ce ne sont pas les idées de textes qui manquent. Je dispose d'environ cinquante débuts d'histoires, bribes de scénarios, morceaux de dialogues, ébauches de personnages. C'est un bordel monstre, sur feuilles volantes. Le plus difficile, c'est d'assembler toutes ces petites idées dans un ensemble cohérent et, si possible, attrayant pour le lecteur.

Quelles sont vos principales influences littéraires ?

Il y a des livres qui vous sauvent. Ça n'a rien d'une image romantique vaseuse. L'Attrape-cœur, de J.D. Salinger, a fait de moi quelqu'un de meilleur, j'en suis persuadé. Novecento pianiste, d'Alessandro Baricco, est un remède contre le désespoir. Je l'ai lu plus de quinze fois. Fante et Bukowski sont autant de pères que j'aurais aimé avoir, pour m'enseigner ce qu'est la vie. Boris Vian, c'est mon grand frère, celui qui m'apprend mille conneries, que je m'empresse de reproduire dès que j'en ai l'occasion, sur le papier.

Je considère le processus d'écriture comme un pillage permanent. Il ne faut pas en avoir honte. Tous ces gens ont ouvert des portes, apporté un peu d'air, j'ai pu chialer sur leurs épaules. Je voudrais faire comme eux. Il ne s'agit pas de contrefaire mais de suivre des panneaux indicateurs.

Je suis un lecteur exclusif, qui collectionne les livres comme on agrmente une pharmacie. Si je sais que La Vie devant soi de Romain Gary fonctionne à tous les coups sur moi, comme une bouffée de Ventoline™, je vais pas aller me shooter à Samuel Beckett, malgré tout le bien qu'on m'en dit. Je sais que ça ne marche pas.

Votre œuvre traite volontiers de l'adolescence malmenée, des rites de passage.

C'est toujours perturbant de voir se dégager les thèmes récurrents au fur et à mesure que l'on écrit. On m'a fait remarquer dernièrement que je n'utilisais

presque pas de personnages féminins et que je n'évoquais jamais la sexualité. Depuis, je me sens obligé de foutre du poil, des ruts bestiaux et des chiennes lubriques pratiquement à chaque chapitre. L'adolescence m'intéresse parce que je l'ai traversée en apnée totale, avec l'impression d'avoir manqué pas mal de trucs en cours de route. Du temps, surtout. Je voudrais seulement m'expliquer là-dessus, parce que je regrette la façon dont les choses se sont passées à l'époque. C'est sans doute inutile et ça vient probablement trop tard, mais je ne peux pas faire autrement. Quand vous vous êtes privé de vous-même pendant tant de temps, personne ne peut vous reprocher d'essayer d'inventer quelque chose de vivant pour combler le vide. Bref, sans m'attarder sur les détails, disons que j'ai traversé l'adolescence comme un autiste paralysé par ses cauchemars et que j'exige une revanche.

Vos personnages sont souvent des êtres marqués, déboussolés, mais qui affichent une belle assurance devant les épreuves de la vie. Comment vous y prenez-vous pour les construire et leur conférer cette impression de vérité ?

Je pars d'une situation ou d'un concept qui me pose problème au quotidien, puis je remplace ma pauvre personne par une sorte de fantasme de moi-même, capable de faire face avec détachement, humour et assurance. Comme je suis facilement perturbé, les situations ne manquent pas. Je mets alors une belle branlée à mes peurs et mes doutes, le temps d'un paragraphe.

Racontez-nous un peu comment se déroule pour vous le processus d'écriture.

Au début, je fonce tête baissée et allez tous vous faire foutre avec vos plans, chapitres et paragraphes. J'ai pas besoin de ça, je suis un dingue qui va envoyer du lourd en free style. Ça, c'était avant que j'envisage l'écriture comme quelque chose de sérieux, une sorte d'artisanat. Maintenant que je me lance sur des formats plus longs, je n'ai pas le choix : je suis obligé de mettre un peu d'ordre, d'identifier une sorte de structure. Mais ce n'est pas ce que je fais en premier. Chaque fois que j'élabore un plan avant de me mettre à écrire la moindre ligne, ça foire. En revanche, après un premier jet foudroyant – dont la moitié finit aux ordures – il est raisonnable d'espérer voir un schéma narratif apparaître. Il suffit d'être attentif. Mais pour être honnête, je me plante souvent et n'exploite qu'un texte sur dix.

Quels sont vos projets littéraires ?

Avant d'arriver à mettre mes projets en branle, je cherche surtout à comprendre pourquoi j'écris, identifier ce dont je veux vraiment parler et les moyens d'y parvenir. Je travaille très peu. En vérité, mes blocages restent nombreux et mes exigences délirantes. Ça prendra donc un certain temps avant que je bombarde les maisons d'édition. J'ai l'impression d'avoir une marge de progression considérable et des références que je ne serai jamais capable d'atteindre. Je suis toujours paralysé à l'idée de pondre une merde, notamment en ce moment.

Actuellement, j'essaye d'écrire des textes longs et de me frotter à des sujets qui me tiennent vraiment à cœur. Je m'efforce de me débarrasser du superflu, de toute l'esbrouffe dont j'ai abusé dans mes premiers textes. J'espère être sur la bonne voie mais j'aimerais surtout être plus productif. Le processus me paraît interminable mais je tiendrai bon.

Vous aimez les chiens ?

Non, ce sont des connards asservis.

Par contre, j'adore les setter irlandais.



Trompette sournoise

A l'école des cornacs indiens

Le cercueil disparaît lentement, soutenu par les agents funéraires à l'aide de simples cordes émoussées. Je ne pensais pas que l'on pouvait encore utiliser ce système vétuste afin d'accompagner la funeste charge dans son écrin de compost. Sans doute souhaite-t-on préserver le folklore.

À moins que cette ultime descente en rappel de Monique ne soit la conséquence d'une radinerie particulièrement mesquine de sa famille, au moment de régler les détails de la cérémonie d'inhumation. Pourtant, ils ont du pognon chez les Mercier. Ils auraient aussi bien pu caler leur fille dans un sarcophage et la faire hélicopter droit dans son trou, je vous assure. Monique...

Les événements prennent parfois de surprenantes tournures.

Il n'y a pas si longtemps, je levais consciencieusement la cuvette et je la couvrais de fleurs. Monique, pas la cuvette. J'offrais des brassées d'orchidées à ma femme tout en adoptant une attitude responsable face aux sanitaires communs, si vous préférez.

Il faudrait toujours se méfier des individus intelligents qui dépensent sans compter chez leur fleuriste du coin. Tous les neuropsychologues vous le confirmeront. Mon quotient intellectuel a été estimé à 148. Mon budget hebdomadaire consacré aux gerbes exotiques Interflora s'élève à une centaine d'euros. Soyez assurés que cet investissement est un placement rentable. Ne jamais sous-estimer le pouvoir des fleurs.

Nous sommes à présent invités à déposer une rose dans le trou accueillant Monique. Ha, ha, à la queue leu leu. Vous devriez voir comment les convives vous balancent ça. On dirait qu'ils jettent 20 centimes dans la boîte en fer d'un clodo ivre mort. Dégoutés, ils sont. Consciencieusement dégoutés. En comparaison, j'ai grande allure dans mon nouveau costume

anthracite ; je m'agenouille souplement face au gouffre et j'y lance l'épineuse saloperie comme on envoie un baiser d'adieu. Puis, je me relève sans effort et ôte mon alliance. Cette dernière glisse sur mon annulaire, sans la moindre résistance. J'ai l'habitude. Lorsque vous menez ce genre de vie, il faut posséder quelques notions de prestidigitation ; être capable de faire disparaître une bague compromettante en un clin d'œil, par exemple. L'anneau va rejoindre la rose. Les premières pelletées de terre recouvrent déjà le symbole étincelant de trois longs mois de vie commune.

Au même moment, une transaction bancaire en accord avec les dispositions testamentaires de la défunte crédite mon compte d'une somme à six chiffres.

Ne pouvant davantage contenir mon émotion, je verse une larme du plus bel effet.

Une seule.

Chialer, c'est vulgaire.

Selon des études sérieuses, je corresponds fidèlement au profil type du prédateur social. Psychopathe performant, pour les intimes. Lorsque je me regarde dans une glace, je suis presque scandalisé par le darwinisme. Je suis beau comme un camion. Surtout, je suis aussi doué d'empathie qu'un tournevis cruciforme. Vous n'avez pas la moindre chance. Avant même que vous ne parveniez, sinon à comprendre, mettons « à suspecter » qui je suis, vous êtes déjà ruiné ou psychologiquement anéanti. Les deux, si je suis en forme. Votre place se trouve alors au sein de la maison de repos la plus proche. Les seules visites auxquelles vous pourrez prétendre seront celles de la culpabilité ou d'un quelconque organisme de recouvrement. Exceptionnellement, il est envisageable qu'à l'instar de Monique, vous intégriez prématurément la concession familiale.

Après en avoir terminé avec cette fastidieuse cérémonie, nous rejoignons un établissement gastronomique afin de combler le vide énorme laissé par la trépassée, grâce au « Menu gourmand », comptez 89 euros par tête de pipe.

Je les observe rejoindre l'entrée du restaurant. La grande majorité du cortège adopte une démarche similaire à celle de mon ex-épouse. À croire que le gène de la victime se refile sournoisement de génération en génération. Épaules basses, regard orienté vers le sol, désynchronisation du mouvement des bras, souci absolu d'évitement des autres piétons : chorégraphie symptomatique de la proie en puissance.

Fort de ces fines considérations, j'ai choisi, par un beau jour de printemps, de caler mes pas dans ceux de Monique Mercier.

J'étais posté à un carrefour, perdu dans les beaux quartiers de la capitale. Je pistais en fumant des cigarettes. Elle s'est immédiatement révélée à moi.

Le temps qu'il faut pour traverser une rue, son destin était scellé. Elle présentait l'intégrale des attributs ambulants d'un martyr congénital. Et puis elle portait un vison de belle facture. Pour un chasseur tel que moi, cela se passe de commentaires. Autant se peindre une cible sur le front...

Je l'ai donc suivie.

Je me suis accordé à son rythme incertain. J'ai jeté un œil aux vitrines devant lesquelles elle ralentissait. J'ai scrupuleusement observé l'allure des passants dont elle s'écartait inconsciemment. J'ai respiré son parfum : une fragrance subtilement quelconque, dénuée de toute forme de caractère. L'odeur des paumés. La puanteur anodine des anonymes. Parfait. Elle avait cette manie de laisser traîner une main sur les choses, ses doigts glissaient sur les devantures des magasins, effleuraient les bancs, touchaient les rambardes dans un élan maladif. Lorsqu'elle s'arrêtait devant un passage piéton, elle s'agrippait à un poteau. Personne instable. Angoisse du vide. Besoin de se raccrocher. Je décidai dès lors de me transformer en bouée de sauvetage.

Après l'avoir suivie une demi-heure, j'en savais davantage sur Monique que la plupart des convives en compagnie desquels je termine à présent mon assiette de Tian de Légumes confits à la Fleur de Thym.

Je mange en face de son père. Sourcils broussailleux, yeux enfoncés et brillants, pommettes saillantes sur une paire de joues tirées, cernes bleuâtres incrustés de rides, front intelligent, mains noueuses et tremblantes, l'homme n'en a plus pour longtemps et il le sait. Je fais en sorte qu'il reste à peu près le même nombre de légumes dans nos auges respectives. Je devine ses doutes à mon sujet. Alors je le ferre à son tour. Il porte sa serviette aux coins de sa bouche, j'en fais autant. Son regard se dirige vers son verre de Château Terrey Gros Caillou 1996, je saisis le mien aussitôt et nous buvons de concert. Comprenez bien ceci : vous pouvez trinquer autant de fois que l'occasion se présente avec vos congénères et crever seul dans une mansarde humide ; mais si vous savez attraper votre verre au moment opportun, si vous avez le sens du rythme, alors le monde vous appartiendra.

À la fin du repas, devant une Fraîcheur aux Fruits Rouges et Basilic, Gratiné au Champagne, Madeleine Citron Vert et Huile d'Olive, mon rythme cardiaque et celui de mon beau-père endeuillé sont parfaitement synchrones. Je parviens même à le faire bâiller. Non que je sois fatigué, je suis au sommet de mon Art. Je porte le revers de ma main droite à ma bouche, plisse les yeux, contracte ma mâchoire et expire avec cette plainte caractéristique de l'homme abattu. Immédiatement, il en fait autant. À ce stade, il ne reste plus qu'à mouliner gentiment et préparer l'épuisette. Les yeux larmoyants suite à ma feinte de bâillement, je plonge mon regard dans le sien et déclame, frémissant :

« Je suis désolé Paul. Je... Je voudrais... J'aurais tellement voulu que

tellement qu'elle... J'aurais tant souhaité que nous... ».

Enfouissement du visage dans les mains. Tressautement d'épaules. Coudes s'écrasant sur la table. Bruit des couverts qu'on secoue. Oscar du meilleur second rôle. Merci les gars, on remballe le matos.

Parfois je regrette de ne pouvoir louer les services d'un violoniste itinérant. Quand je tiens une telle pêche, il ne manque plus que la musique.

Paul se lève de sa chaise, me rejoins et m'embrasse paternellement. Alors que l'on sert les digestifs, les crachotements éplorés du père de la défunte me lavent publiquement de tout soupçon. Merci, Paul.

Merci.

Monique couinait énormément, elle aussi, sur la fin.

Après l'avoir suivie, je l'avais abordée sans le moindre prétexte. Je lui avais dit qu'elle était belle et que je serais ravi de pouvoir lui offrir un verre. Bien entendu, elle était hideuse et, comme je n'avais pas un sou en poche, elle régla la note. Ne faites jamais cela avec une jolie femme. Les femelles gracieuses sont au courant de leur beauté. N'allez pas vous fourvoyer dans le pléonasme de mauvais aloi. La flatterie ne fonctionne qu'avec les moches. Par ailleurs, en compagnie d'une chouette souris, il convient impérativement de payer les consommations.

Il existe quatre leviers majeurs sur lesquels un homme comme moi est capable de jouer ses gammes : l'argent, les croyances, le sexe et l'estime de soi. Dans le cas de Monique, je me suis servi uniquement des deux derniers. L'argent, elle en avait toujours eu pléthore sans jamais se bouger le cul ; quant aux croyances, cela fonctionne mieux avec les sujets possédant un minimum de culture. Or, Monique était une buse. En revanche, pour ce qui est du sexe, pardon ! À la façon dont elle agitait son touilleur au fond de son verre de Perrier menthe, j'étais en mesure de dater son dernier coït aux environs de 2002. Après avoir été témoin de la déflagration hormonale dont elle fut victime alors que j'effleurais sa main au moment d'allumer sa cigarette, un peu plus tard, je reconsidérerai mes estimations : disons 1999...

La saine mise à profit d'une frustration sexuelle, pour un manipulateur aguerri, c'est un peu les bases du métier. Cela s'apparente à une ouverture, aux échecs. C'est déterminant et assez facile à maîtriser.

Quand nous sommes sortis du bistrot, je lui ai tenu le bras, très légèrement, comme on conduit un aveugle. Ce qui n'était pas si éloigné de la réalité, d'ailleurs. Savez-vous ce qu'elle fit, tandis que je la raccompagnais chez elle ? Elle s'observa dans le reflet des vitrines, se mira dans la moindre glace de bagnole. Elle se délecta de la vision insolite de sa propre personne, au bras d'un homme séduisant. Elle ne prononça pas le moindre mot.

EGO.

Bingo.

Deux semaines plus tard j’emménageais chez elle.

La phase de dressage pouvait alors commencer...

Je me suis mis à considérer Monique comme un éléphant sauvage.

Ses courbes généreuses m’y aidèrent certainement.

Les cornacs ont tout compris, depuis bien longtemps. En Inde, lorsqu’ils capturent un pachyderme, les cornacs alternent traumatismes et caresses. Un dresseur moleste l’animal tandis qu’un autre, qui deviendra son cornac, le nourrit, le soigne et le traite avec douceur. L’éléphant reste attaché à ce dernier pour le reste de sa vie.

L’objectif est de plonger le sujet dans un état anxigène permanent. L’état de stress augmente le taux de catécholamines dans le sang. Les catécholamines les plus courantes sont l’adrénaline (épinéphrine), la noradrénaline (norépinéphrine) et la dopamine. Pour vulgariser au maximum, l’abondance de ces substances dans votre organisme, à long terme, bloque certaines zones présentes dans votre lobe temporal gauche. Ces zones gèrent, entre autres, vos capacités à raisonner selon un schéma logique. De fait, une alternance savamment dosée entre schémas d’agression et phases de réconfort, étalée sur une durée d’un mois, vous transformeront irrémédiablement en pantin grotesque.

Monique a fort bien réagi.

Elle aimait le sexe. C’était une authentique folle du cul. Laissez moi vous dire : une nymphomane de 80 kilos portant de la lingerie hors de prix, c’est une sacrée aubaine ! Lors de notre premier rapport sexuel, j’offris une panoplie exhaustive de mes talents. Cela produisit l’effet d’un shoot de crack. Vous n’ignorez pas que le crack est une drogue susceptible de vous rendre dépendant dès la première prise. Bien. Dans les jours qui suivirent cet ébat houleux (qui se termina sur des cris de bête féroce, dans une position hautement acrobatique, au milieu d’une chambre dévastée), j’entrepris de simuler des problèmes d’érection. Technique infaillible. J’étais devenu son dealer attitré et, une fois sur deux, je n’avais pas de came pour elle. Elle devint ma chose.

Lorsque nous ne baisions pas, elle en profitait pour me raconter sa vie. Après ma troisième interruption érectile volontaire, je savais tout sur elle. C’est-à-dire TOUT. Je pouvais dès lors actionner tant de leviers, provoquer tellement de stimuli, que Monique était devenue une voiture télécommandée. En trois lignes de texto, je programmais sa journée.

Et puis un matin, j’ai touché le gros lot.

La première chose que je regarde chez une femme, comme je vous le disais, c’est sa démarche. Puis, dès que possible, un extrait de ses comptes

bancaires et le contenu de sa pharmacie. Le jour où j'ai découvert sa boîte de Lexomil, j'ai compris que j'allais tuer Monique. C'était une boîte neuve et il y avait l'ordonnance dans le sachet. C'était récent comme addiction. Mon travail portait ses fruits. Je fourrais quotidiennement mon nez dans ses stocks. Pas un seul cachet coupé en deux. Elle y allait franchement. Cela prendrait moins de temps que prévu.

Mais voilà que certains se mettent à danser, au terme de ce gargantuesque repas d'obsèques. Paul est toujours en face de moi. Nous sommes au diapason. J'ai déjà la main sur mon briquet alors qu'il s'apprête à sortir une cigarette de son veston. Nos gestes sont si coordonnés quand je lui approche ma flamme, que l'on pourrait croire que nous avons répété la scène à maintes reprises. Comme le vieux n'est pas en état, j'invite sans hésiter la mère de Monique à une danse. Le secret, c'est d'éviter les heurts. Je me glisse dans les pas de mes proies sans jamais leur marcher sur les godasses. À la fin de la chanson, ils ne se sont même pas rendu compte que c'est moi qui conduis. Ils ont simplement le sentiment de n'avoir jamais aussi bien valsé.

La musique, c'est essentiel.

Tout au long de ma relation avec Monique, je fus un disc-jockey diablement efficace. Je fonctionnais principalement avec deux CD. J'associais mes épisodes agressifs à *La Symphonie Fantastique* de Dvorak et mes élans amoureux à la pop lancinante des Turin Brakes. Elle ne se rendait compte de rien. Son cerveau bourré d'adrénaline et benzodiazepines (composant essentiel de sa cure d'antidépresseurs) s'est mis à associer le troisième mouvement du compositeur tchèque à un sentiment d'angoisse insupportable. Tandis que les guitares veloutées des Turin Brakes l'apaisaient en un instant. Très vite, il me fut possible de modifier la composition chimique de son cerveau en sifflotant un air de mon choix.

Elle était à point. J'en profitai pour la demander en mariage et lui faire signer quelques papiers.

Rentrant chez nous de fort bonne humeur, soixante-huit jours plus tard, je retrouvai Monique débordant de la baignoire. Ses cuisses flasques et ses petits bras boudinés pendouillaient par-dessus bord. Tortue obèse gavée d'anxiolytiques abandonnée sur le dos.

Quelques cachets superflus étaient éparpillés sur une feuille portant mon écriture franche et stylée :

« Tu es grosse, tu baisses mal. Je te quitte. Anselme »

Je saisis la lettre de rupture et l'avalai théâtralement.

Puis, je vérifiai son absence de pouls et appelai le SAMU.

Les voisins affirmèrent avoir entendu jouer de la musique classique tout l'après-midi, à fort volume.

La musique s'arrête.

Je remercie ma cavalière et m'en vais serrer la main de mon beau-papa. Je le trouve assis sur les marches du restaurant, la tête entre les jambes, un mégot entre les lèvres. Au revoir.

Je récupère ma voiture et m'en vais.

Mon autoradio se cale sur l'information en continu.

L'animateur prononce le mot « crise » pas moins de sept fois en trois minutes. Il y marie volontiers les termes « marasme », « dépression », « agonie », « perte », « menace » et « représailles ».

Un instant plus tard, ô joie, le volume augmente imperceptiblement et une vague de publicités envahit l'habitacle. Le champ lexical utilisé est tout autre : « avenir », « simple », « bonheur », « confiance », « exceptionnel »...

Trois minutes d'annonces anxiogènes, trois minutes de battage publicitaire.

Entretemps, un soupçon de musique.

Recette proposée à volonté, 24 heures sur 24.

Ces gens-là, au bout du micro, utilisent les mêmes techniques que moi.

Mais nous n'avons rien inventé.

Nous avons simplement su nous souvenir de la conduite exemplaire des cornacs indiens.

Lassé, j'insère le dernier album des Turin Brakes dans le lecteur et j'appuie sur l'accélérateur en souriant.

Depuis le tableau de bord, une feuille grossièrement pliée en quatre s'envole par la fenêtre du passager. J'y avais imprimé un poème funeste, pompé sur un site Internet spécialisé.

J'ai complètement oublié de le leur réciter.

Je suis parfois étourdi.

*Il y aura d'autres étés
Il y aura d'autres étés
D'autres grillons feront leurs gammes
dans d'autres blés
On croisera sur la route d'autres dames
Un autre merle inventera
une chanson presque la même
Un autre monsieur se trouvera là
sous cet arbre où je t'aime*



Trompette sournoise

Sa Majesté Fulgurante

J'aurais pu inlassablement me torturer les connexions, des siècles durant, c'était sans issue. Depuis son troisième coup, fou en D4, ça avait été l'agression permanente. Il tissait sa foutue toile en sirotant de la grenadine, bien déterminé à me bouffer vivant. C'était pas un coup d'avance qu'il avait mais à peu près deux cerveaux. Et tous plus gros que le mien. Les caméras étaient braquées sur le plateau de jeu. On pouvait voir mes mains poilues s'agiter vainement au-dessus de l'échiquier jusqu'à l'autre bout de la planète, quelque part dans un bistrot minable où des ivrognes réclamaient qu'on arrête les conneries et qu'on remette la chaîne hippique. Peut-être que j'étais plus dans le coup. Peut-être que ce gamin était différent. Un monstre. La nouvelle génération de branleurs qui boufferait jamais ses crottes de nez. L'enfance à puce, livrée avec les piles et un mode d'emploi à télécharger en ligne.

Dans les labos, ils se fendent la gueule à croiser du sperme d'intellectuel dix ans d'âge conservé en fût de chêne à haute altitude, avec des ovaires de finaliste de lancer de javelot. Une pincée de speed, quelques maillons de la chaîne troqués contre une molécule mutante et vous voilà face à un puceau qui vous tient par les couilles avec sa dame en H8. Et vive le sport.

Foutu.

Moi.

Sa Majesté Fulgurante.

Aussi connu sous le nom de Cheval Facétieux, également illustre sous le pseudonyme du Fou Taquin.

Avant qu'ils n'entreprennent de mixer les marmots avec des cartes-mères, je pouvais m'asseoir en face de n'importe quel trou du cul de cette planète, nommez-le, et le dérouiller en 30 minutes. De la main gauche, j'étais éventuellement capable de peindre une aquarelle. Ce jour-là, au terme du

premier quart d'heure de cette partie truquée, j'observai nos ouvertures respectives et j'eus l'impression d'être solidement ligoté à un totem, Bison Farouche s'appêtant à me balancer tous ses tomahawks dans les burnes.

Pendant un moment, j'ai tenté de faire diversion. Je me suis penché au dessus du plateau et j'ai murmuré au même :

« Hey, p'tit... T'as déjà touché autre chose qu'une dame en bois ? »

Il devait avoir douze ans à tout casser. Le coup suivant, il clouait mon cheval.

« Oh gamin, sale petit enfoiré, tu t'es p'tet déjà foutu un pion dans le cul, pas vrai ? »

J'y allais très franchement. J'en avais rien à foutre. C'était pas un vrai petit gars. Juste un zombi qui savait comment bouger les pièces.

D'ailleurs un gamin normal aurait flanché. Le coup d'après, il assassinait mon fou avant de prendre une longue rasade de sa grenadine encore fraîche.

« Échec au Roi, Monsieur. »

Son verre avait laissé une trace ronde sur la table. J'aurais voulu que ce soit un trou à rat et m'y éclipser pour toujours. Comme c'était pas le cas, j'ai quitté ma chaise et brandi mon poing en direction des juges officiels, une belle brochette de jeunes types en costume qui avaient mon nom écrit en gros sur la liste des types à disperser dès que possible.

« Messieurs, sérieusement, ce gamin a une prise dans la nuque. Un port USB à la place du trou de balle, j'sais pas moi. Le même fume des barrettes de RAM en cachette, soyons sérieux... »

Un grand coup de matraque s'était abattu sur ma tempe gauche. Subitement, je savais plus trop ce que j'étais venu demander à la base et je me suis rassis sans faire d'histoire. Des gouttes de sang plic-ploquaient régulièrement sur ma tour blanche, en D8.

L'idée était de me lyncher.

J'avais trop souvent ouvert ma bouche par le passé. Quand le nouveau Patron avait pris ses fonctions, j'avais déclaré, lors du tournoi de Brive-la-Gaillarde :

« Si un type pareil affectionne jouer aux échecs, comme vous le dites, l'heure est venue d'armer les braves et de tuer le veau gras. À moins que ce soit l'inverse. Sans compter que cet homme est laid comme un canasson et pas plus grand qu'un pion fini à la pisse ».

L'idée était de me lyncher, parfaitement. D'abord, j'allais prendre une correction délivrée par un pré-pubère tuné, à la suite de quoi ils me tabasseraient à mort dans un bureau non climatisé.

Après le coup de semonce sur le haut de mon crâne, je déplaçai encore les pièces mais simplement pour être poli. Je n'entravais guère plus les subtilités du jeu. Ma tour, que j'avais placée (Dieu sait pourquoi...) en D9,

avait laissé une traînée rouge dans son sillage.

La partie touchait à sa fin. Je parvenais encore à comprendre ça. Dans le bistrot du bout du monde, les ivrognes étaient ravis. Ils allaient très vite pouvoir à nouveau claquer ce qu'il leur restait de pognon sur des chevaux qui avançaient normalement. Deux pas en avant, un sur le côté, ça a jamais été une course honnête. Il me restait quelque chose comme trois pions lambda, un cavalier, un fou, ma dame et cette saloperie de tour souillée de mon sang. Ainsi que mon roi, évidemment, mais pour combien de temps ? En face, le même possédait encore la grande majorité de ses pièces. Ça lui serait même pas venu à l'idée de se payer ma tronche. Un chouette marmot, vraiment. On jouait depuis trois quarts d'heure. Je décidai alors de fouiller dans la poche de mon veston. J'avais un ami chimiste freelance qui confectionnait artisanalement d'intéressantes créations pharmaceutiques. Une fois, j'ai failli y perdre la vue. Bref, il m'arrivait d'avoir recours à la science afin d'aiguiser les réflexes de mon esprit. Parfois, les pièces me parlaient. Lors de la finale de 87, à trois coups de la fin, c'est-à-dire à cinq minutes de mon premier titre, je pataugeais allègrement face à un joueur australien dont le nom m'échappe.

Toujours est-il qu'il bouffait de l'ail en quantité astronomique afin d'éprouver la concentration de ses adversaires. Je jouais les blancs. Un de mes pions s'était mis à lever la main. Il trépignait sur l'échiquier comme un cancre qui, pour une fois, connaît la bonne réponse.

« Sa Majesté Fulgurante ! Hey ! Robert ! Robby ! Par ici, moi. MOI ! Sacrifice du cavalier en H7 puis gambit du fou sur C6, j'avance en D8 et mat. »

Mon roi s'était gratté sous la couronne pendant un bon moment avant d'ajouter :

« Pas con... Pas con du tout même. Oh, chérie ? Hey la grosse ! On a un pion qui semble être moins demeuré que la moyenne. Lui, là, en D7. Ce sacré fils de pute est visiblement passé entre les mailles de plusieurs décennies de consanguinité, voyez-vous.

– M'appelle pas la grosse, toquard. Souverain infirme. Assisté. Quand vous serez foutu d'avancer de deux cases, nous en reparlerons. »

C'était la reine. Elle l'avait mauvaise. Les pièces s'animaient sur le plateau de jeu.

Cavalier : « Sacrifice, mon cul. Robert ! Rob. Ma couille. Tu vas quand même pas t'en remettre à la stratégie de l'infanterie rampante. C'est quand même moi qui vais douiller, merde. »

Tour : « Foutu canasson, aucun esprit d'équipe. Rien dans le froc... »

Fou : « Le CAC 40 se stabilise en clôture d'exercice tandis que d'épisodiques

averses sont à prévoir sur la moitié est du pays. Sur la route, vous êtes nombreux à emprunter l'A7, occasionnant de sérieux embouteillages. Nous vous invitons donc à retarder vos départs au... »

Roi : « Salope, je vois clair dans ton jeu. Toujours à tortiller du cul. »

Reine : « Impotent chronique. »

Pion en D7 : « SACRIFICE ! SACRIFICE ! SACRIFICE ! »

Chacun y allait de sa tirade. C'était instructif. Même ceux d'en face s'y sont mis :

Roi (noir) : « Tout cela est parfaitement contraire au règlement. On ne souffle pas. »

Reine (noire) : « Pff... Assisté. Souverain poussif. »

Fou (noir) : « Des éclaircies en milieu de semaine. Capricorne : vous voici parti pour un été pétillant ! Mercure en sextile avec Saturne en Vierge, vous aident et vous poussent à balayer les... »

Pion (noir, D7) : « Qui a pété, sérieusement ? »

Pion (noir, D6) : « Ah non, merde. J'y suis pour rien moi, faut pas charrier ! »

Pion (noir, D5) : « Laissez tomber, c'est l'Australien qui vient de s'oublier. »

J'avais suivi à la lettre les instructions du pion et gagné la partie dans un état de transe du plus bel effet. Le début d'une série de quinze titres consécutifs. Tous, ils adoraient mon style. À travers le monde, ils scandaient mon nom : El Cabaléro Loquo. Der Aufmerksamste König. Kukata. Xiou Pei. The Death Kiss Of The Queen...

En d'autres termes, Robert Schmidt. Votre humble et malheureux narrateur.

Pour faire court, disons que mon bon ami chimiste savait s'y prendre et que je n'avais jamais eu à déplorer la qualité de la marchandise jusqu'à ce fameux jour où grand mal m'en prit d'accepter une partie face à un mineur relié à je-ne-sais-quelle-foutue-antenne-de-petit-sournois-de-merde.

J'avalai donc le médoc sans à priori tout en appelant de mes vœux l'illumination providentielle qui saurait me tirer de ce bordel sans nom. Je posai mes coudes sur la table et tendis l'oreille au-dessus de l'échiquier en attendant qu'un de ces pions ne daigne éclairer ma lanterne.

En face de moi, le gamin se tortillait pour la première fois sur sa chaise. Faut dire que ça faisait bien une demi-heure que j'avais pas touché une pièce. De plus, mes yeux devaient être complètement révoltés, comme c'est toujours le cas lorsque je suis raide.

« Monsieur, c'est à votre tour de jouer. »

Impatience. Petite vérole du joueur d'échec. Le gosse avait des fourmis. La victoire à portée de main. Il allait pouvoir se faire mousser auprès de ses camarades de classe. De ses copains du labo ; ceux sur qui la greffe de saloperies électroniques avait foiré et qui patientaient avec leurs trois orteils et leurs six oreilles dans de grands tubes à essai poussiéreux.

Impatience. Syphilis de l'échiquier.

« Tais-toi, enfant ! Sa Majesté Fulgurante est en pleine montée. »

Afin d'appuyer mon propos, je m'étais ouvert une canette et j'avais sorti mon matos pour aquarelle(s). J'avais tout le temps. Robby était pas encore cuit.

Le môme l'avait sagement fermée mais les pions continuaient eux aussi à la boucler, ce qui m'inquiétait un peu. En revanche, j'entendais parfaitement la matraque voleter au-dessus de ma tête. Elle aussi voulait en découdre. Elle aussi était pressée de s'abattre. Le sang avait séché mais on pouvait encore suivre ma tour à la trace. J'ai prié pour que les drogues agissent au plus vite. Exaucé, je perçus le faible écho d'une discussion qui animait les cases noires et blanches. Des murmures, pour être exact. Des saloperies de murmures de conspirateurs en bois, pour être tout à fait franc.

Roi (blanc) : « Ce n'est qu'un enfant. Il faut que quelqu'un lui dise. »

Dame (blanche) : « Fais le toi-même, chiffes molle. »

Pion (D7, noir) : « Genre, il s'y croit VRAIMENT mais alors, vraiment quoi ? »

Cheval (noir) : « Vraiment... »

Fou (blanc) : « Je vous demande pardon mais comment se rend-on à l'opéra je vous prie ? »

Roi (noir) : « Je le lui dirais volontiers mais je me trouve être dans le camp adverse. Il croira à une feinte... »

Dame (noire) : « Lopette. Avance d'une case, va. »

Cheval (blanc) : « Le trip retransmission télé, c'est une grande première qu'y nous fait là, quand même. Il délire grave de chez grave. »

Roi (blanc) : « Sa démence s'accroît effectivement sans aucune mesure. »

Fou (noir) : « Robby il est cin-tré, com-plè-tment-talamasse. »

Prenez la première à gauche puis tout droit jusqu'au fleuriste qui fait le coin et ensuite encore à droite, vous ne pouvez pas le rater. »

Fou (blanc) : « Bien aimable. »

Je ne m'attarderai pas sur le ramassis de conneries déblatérées au kilomètre pendant cet aparté qui, pour finir, n'en fut pas un. Je n'en perdis pas une goutte. Il était question d'un parc un mercredi après-midi, d'une simple table posée sur une allée en gravier, de quelques cadres sup' assis sur des chaises en ferraille non loin de là et qui se contrefoutaient de la partie en cours, de Robby

le loser, de Robert le toxico, qui savait à peine manœuvrer un cheval et se prenait pour un crack. Il était question d'itinéraires préconisés, de prévisions climatiques, de pauvre gamin qui avait rien demandé à personne, surtout pas de gâcher une heure à dérouiller sans effort un rebus de l'humanité. Il était question d'horoscope et de savoir qui prendrait la responsabilité d'annoncer à Robert que s'il avait pissé le sang, c'est parce qu'il s'était foutu un grand coup de cendrier sur la poire la première fois que le gamin l'avait mis en échec.

Je m'étais redressé et j'avais fait le point.

C'est vrai que ça ressemblait à une saloperie de parc.

C'est vrai qu'un type s'était approché de notre table en trotinant, m'avait dévisagé, reniflé l'haleine, avait jeté un œil à mon matériel de peinture, serré les poings.

C'est vrai qu'il avait ensuite pris le gamin dans ses bras, lui avait parlé à l'oreille, avait foutu un grand coup de pied dans la table et fait valser l'échiquier.

C'est vrai que le pion (noir, D8) avait hurlé : « Fou en H8, reine en B5, petit roque, tour en C5, échec et maaaaaaaattttttt ». Juste avant de s'aplatir sur l'allée en gravier.

C'est vrai que dans la poche de mon veston, il y avait de quoi faire planer un troupeau de buffles.

C'est vrai.

Je m'appelle Robert Schmidt.

Sa Majesté Fugurante.

El Cabaléro Loquo. Der Aufmerksamte König. Kukata. Sion Pei. The Death Kiss Of The Queen...

Aussi connu sous le nom de Cheval Facétieux, également illustre sous le pseudonyme du Fou Taquin.

Ce jour-là, je m'étais levé et j'avais ramassé les petites pièces en bois éparpillées sur l'allée centrale du square municipal. J'avais redressé la table. Une femme s'était avancée pour me donner un coup de main. Je lui avais immédiatement offert une partie et elle avait accepté. Je lui avais montré mon aquarelle représentant un enfant agonisant au milieu des flammes produites par des centaines d'échiquiers arrosés d'essence. Elle n'avait pas pris la peine de commenter mais son silence parlait pour elle. Elle était subjuguée.

Elle tira les blancs et commit l'erreur d'ouvrir en D9. Je m'étais dit :

« Robby est de nouveau sur les rails. »

J'avalai un comprimé tandis que j'observais mon adversaire tambouriner nerveusement sur la table avec son épingle à cheveux.

Je la suspectai aussitôt de communiquer en morse avec les arbres.



Trompette sournoise

La tentation du cyclope

Été 1996.

J'apprends à fumer allongé sur le dos. Il faut bien faire gaffe à ce que les cendres ne vous tombent pas dans l'œil. Sensation extrêmement désagréable de brûlure faciale. Je progresse. Les volets de ma chambre sont encore fermés. J'imagine qu'il se passe tout un tas de trucs de la première importance dehors, sous le soleil de juillet. Moi, j'ai 16 ans, il est 11 heures et, vautre sur mon lit, au milieu d'une pièce dévastée, j'apprends à fumer allongé sur le dos. La clope, ma mère est au courant. On peut pas dire que ça la fasse chavirer de bonheur mais étant donné qu'elle s'enfile elle-même deux paquets de Gitanes par jour, toute tentative de discours fascisant anti-tabac se solderait par un cinglant retour à l'expéditeur et, par conséquent, ma part de l'héritage est toujours au chaud.

N'empêche que, si d'un point de vue moral, ma génitrice a les mains liées, son pouvoir financier reste total et mon argent de poche s'est vu supprimé par décret unilatéral, me réduisant à la précarité la plus totale. Voire à la mendicité dégradante auprès de quelques amis dotés de parents moins totalitaires. Donc, à l'instar de tous les enfants brimés de la région, je me suis présenté à l'usine du coin, dealer international de bonbons aux fruits, afin d'y décrocher mon premier emploi. Et de subvenir à mon tabagisme naissant.

Je suis allé à l'usine et j'étais pas seul sur le coup. Sans doute que tous les types du lycée se sont mis à fumer en même temps. En tout cas, ils nous ont fait poireauter dans une pièce dégueulasse, déjà fallait oser s'asseoir quelque part sans avoir peur de choper une maladie, probablement que c'était un genre de premier test, et puis on a défilé dans le bureau de recrutement et, comme on avait tous deux bras, ils ont pris tout le monde. Sauf un type mais il était bourré. Je commence cet après-midi.

J'ai ce cahier dans lequel je consigne mes pensées fulgurantes majeures. À ce stade, j'attrape le calepin sur ma table de chevet et je note :

« Pensée 632 : fumer couché : super trippant. Attention aux retombées incandescentes »

Et juste en dessous :

« Pensée 633 : Ai encore rêvé que je faisais l'amour avec la mère d'Yvan, puis avec la vieille épicière turque, puis avec un cyborg (gros nichons). Penser à perdre mon pucelage au plus vite »

Sans aucune forme de préavis, ma petite sœur vient interrompre mes réflexions. Elle fait irruption dans ma chambre déguisée en Spice Girl. Elle a huit ans et son idéal de vie, c'est de pourrir mes grasses matinées. Elle bondit sur mon lit et se met à vociférer dans un anglais imaginaire les chansons débiles de son groupe préféré. Elle aime bien la Macarena aussi, d'un point de vue chorégraphique. Je fais semblant de me foutre en rogne mais je la laisse terminer son show. Après une dernière pirouette, elle s'écroule sur le matelas :

« Maman dit qu'il faut que tu te lèves. À cause de ton travail. Elle dit que c'est ton premier jour et qu'il faut pas que tu sois en retard. J'ai demandé si je pouvais aller à l'usine avec toi mais elle a dit que j'étais trop petite mais l'an prochain je rentre au CE2 quand même et la nouvelle maîtresse elle est vraiment laide, et tu sais pas qui sera avec moi en classe ? Emilie Miragaud. On fait du poney ensemble et sa mère dit plein de gros mots, par exemple elle dit « putain » tout le temps ou encore pire des fois comme par exemple... »

Elle parle à 200 kilomètres / heure ma frangine, un vrai moulin. La plupart du temps, j'arrive à peine à comprendre le début de sa phrase qu'elle est déjà partie chanter « If iou wanda be by oveure » à l'autre bout de la maison. Je suis à deux doigts de lui demander de foutre le camp de ma piaule mais elle est vraiment trop rapide.

« Ouah, t'as fumé ! Alexandre, tu vas MOURIR ! Je le sais que t'as fumé, ça pue la cigarette. Tu vas avoir un cancer et tu vas mourir. Il faut que t'arrêtes tout de suite sinon tu vas devenir maquereau et après c'est fichu...

– Accro, pas maquereau.

– Ben même, c'est pareil. Tu pourras plus arrêter et tu vas attraper un crabe dans la gorge, et il te mangera de l'intérieur.

– Armelle, dehors ! »

Je lui balance un grand coup de polochon et elle met les bouts en dansant un genre de rap qu'elle a inventé avec ses copines.

– J'm'en fous d'abord, elle crie depuis la porte, t'es même pas musclé comme Philippe des Toubitri et en plus t'es moche avec tes boutons. »

Elle a pas tort à vrai dire.

Après avoir planqué mon cahier derrière l'armoire, je file à la salle de bain afin de jouir d'une hygiène irréprochable pour ma première journée

de travail. J'abandonne tout espoir d'avoir un jour des relations sexuelles lorsque que j'apparais, en slip, dans le miroir au-dessus de l'évier.

« Pensées 634 et 635 : faire de la musculation. Trouver un moyen pour rendre l'acné purulente tendance (même sur les épaules). »

** ** **

Deux heures plus tard, alors que je soulève pour la première fois le bac en métal dans lequel des bonbons en forme de soleil dégringolent du tapis roulant, je prends toute la mesure de mon physique de phasme. Je suis arrivé à l'heure, finalement, et ils m'ont filé des chaussures de sécurité trop grandes avant de me placer en bout de chaîne.

« Le boulot, c'est simple. Le produit arrive dans ce bac, tu soulèves et tu verses sur cette grande table pour le séchage. Si tu perds le rythme, si tu vois que t'arrives pas à suivre, t'appuies sur ce bouton rouge. Si t'appuies sur ce bouton rouge, t'es viré. Des questions ? »

Je soulève ma première fournée de bonbons et j'ai l'impression que mes bras vont tomber. Il doit y avoir quatre ou cinq pas pour se rendre au bord de la table de séchage et chaque fois que j'en fais un, j'ai le sentiment que ce sera le dernier. Des questions ? Ça se pourrait... Comment on fait pour respirer dans cette puanteur chimique dégueulasse ? Dans combien de temps on s'arrête ? Pourquoi le type qui appuie sur ce gros levier un peu plus haut sur la chaîne n'a plus que deux doigts à la main gauche ? Pourquoi vous avez pas embauché un putain de culturiste polonais à ma place ? Y a pas des plus petits bacs ? Vous voulez ma mort ? C'est à cause de genre de boulot que les gens veulent tellement étudier ? D'autres questions ? Non, pas le temps. Le rythme est soutenu.

Je me retrouve vite à bout de souffle. Je regarde le bouton rouge qui me fait de l'œil. « La tentation du cyclope », je me dis, vachement fier de ma trouvaille. Faudra pas que j'oublie de la consigner dans mon cahier, celle-là.

Au bout de la chaîne, j'ai l'impression que l'usine entière me tombe dessus. Je me demande quel monstre prodigieux peut engloutir la production de tant de bonbons en forme de soleil. Réceptionner. Soulever. Retenir son souffle. Se traîner jusqu'à la table de séchage. Étaler. Expirer. Retourner rapidement à son poste. Se dégourdir une seconde les bras. Étirer son dos fatigué. Refaire un lacet à toute vitesse. Jeter un coup d'œil à l'heure. Réceptionner. Soulever. Oublier de retenir son souffle. Respirer l'odeur piquante de ces saloperies de friandises encore bouillantes. Se traîner jusqu'à la table. Étaler. Cracher. Réceptionner. Maudire sa mère. Soulever. En avoir plein le cul. Étaler. Découvrir le monde du travail. Le temps qui s'arrête. Les machines qui crissent. Revenir à son poste. Réceptionner. Soulever. Trébucher. Étaler ce qui reste. Réceptionner. Soulever. Étaler. Une heure. Puis deux. Puis quatre.

Coup de sirène. Mille fois plus belle que la sonnerie du lycée. On dirait que c'est la pause.

C'est quelque chose quand le bruit s'arrête. Faut y être, vraiment. À la limite, faudrait même venir exprès tellement ça fait du bien. Les mains sur les genoux, les doigts collés par le sucre, cisaillés par les bacs, mon corps ruisselant de transpiration, puant, maté, encore là, je regarde le gros bouton rouge en lui promettant de revenir très vite et je me mets à marcher vers la sortie. Sans les bacs remplis à bout de bras, j'ai l'impression d'être léger comme une plume. Si je voulais me donner la peine de sauter, je m'envolerais jusqu'au plafond en tôle et j'irais décrocher cette gigantesque poulie qui a l'air de tenir tout le bordel ensemble. L'usine s'écroulerait en deux minutes et je pourrais retourner dans ma chambre à apprendre à fumer allongé sur le dos.

« Oh le nouveau, tu viens t'en griller une ? »

Ça, c'est le type aux deux doigts à la main gauche. Toute l'après-midi, il a abattu son foutu levier sur la bande de pâte molle qui défilait devant lui. À peu près 10 milliards de fois. J'aimerais pas dormir à côté de lui. Déjà c'est pas mon genre et surtout, je suis sûr qu'il continue à reproduire son geste toute la nuit. N'empêche que je prends la roue de cet automate mutilé, vers la salle fumeurs donc.

« Pensée 636 : ne jamais accepter l'invitation d'un homme qui a entre cinq et neuf doigts »

Entrer là-dedans, c'est perdre dix bonnes années d'espérance de vie. Instantanément. À peu près tous les mecs de l'usine sont là, occupés à tirer sur leurs sèches et se lancer des vannes. Vacarme. Il fait 60 degrés. Plus un seul endroit où s'asseoir. Quatre clopeurs vétérans au mètre carré. Trois machines à café côte à côte, comme dans les stations-essence. Une seule fenêtre, laissant apparaître les rayons du soleil. À travers l'épais nuage de fumée qui stagne, c'est du plus bel effet. Je sors mon paquet de dix. J'essaie d'adopter une attitude adéquate au milieu des anciens. Toutefois, les bras serrés le long du corps, le nez dans les aisselles de mon nouvel ami estropié qui raconte une blague fameuse impliquant trois blondes sur un bateau, c'est pas évident. J'ai déjà du mal à approcher ma cigarette de ma bouche. Je me demande un moment ce que je fais là. Pas longtemps. La sirène retentit à nouveau et le troupeau regagne les ateliers. Je me retrouve devant mon poste, comme quatre heures plus tôt. À la différence que maintenant, je sais ce qui m'attend. Peut-être que c'est mieux, peut-être pas. De toute façon, j'ai pas tellement le temps de me poser la question vu que – CLONG – le type au levier vient d'abattre le moule sur la pâte fumante et qu'une armée de bonbons, en forme de nounours cette fois, défile déjà sur le tapis roulant, prête à envahir mes bacs.

Réceptionner. Soulever. Étaler. Au terme de la première heure de cette seconde séance, c'est terminé. Je sens plus rien. Je ressemble à ces coureurs de fond qui terminent la course les yeux vides, effectuant leur ultime tour de piste avec une foulée d'alcoolique. Au terme de ma première journée de travail, la sirène retentit une dernière fois et je m'écroule dès la ligne d'arrivée franchie, battu à plate couture par la machine, bien résolu à étudier dès que possible la physique quantique, l'histoire de l'art, la macro-économie, les mathématiques appliquées, c'est-à-dire, n'importe quoi qui puisse m'éviter à l'avenir de dépendre financièrement d'un emploi dans l'industrie alimentaire, surtout en bout de chaîne.

« Pensée 637 : contrairement aux idées reçues, les soleils et les nounours ont le même poids »

Les ateliers se vident. Avant de quitter mon poste, je prends une poignée de bonbons dans la montagne qui sèche sur la grande table. Je fourre ça dans ma poche et je vais me changer. J'enlève mes chaussures de sécurité en premier. J'ai l'impression d'être né avec.

« Ça fait du bien, pas vrai ? »

Django Reinhardt me tape sur l'épaule. Il me sourit paternellement. Il doit avoir sept dents, à tout casser. Ce type-là, il manque de tout.

« C'est dur, hein ? L'usine. Tu fais ça pendant les vacances ? »

– Ouais, je réponds, je suis encore au lycée. »

Il se met à gueuler en direction d'un autre gars avec plein de poils dans le dos.

« T'as vu, Raymond ? Les étudiants, c'est pas tous des pédés de fainéants. »

Puis, pour moi :

« C'est quoi de beau que t'étudies ? »

– Je passe en première, scientifique.

– Scientifique, hein ? C'est bien, ça. T'as vachement intérêt à les réussir tes études si tu veux pas terminer ici. Tu vois, moi, l'école, j'ai fait des apparitions. Bon. Par politesse, quoi. Ça fait... attends... combien de temps que je taffe ici ? »

Pendant un instant, j'ai peur qu'il se mette à compter sur ses doigts. Sûr que ça foutrait ses comptes en l'air...

« Vingt-trois ans ! »

J'aurais préféré pas être mis au courant. Sérieusement.

« Vingt-trois ans, putain. Quand je suis rentré ici, la première fois, j'étais à peine plus vieux que toi et je comptais rester une semaine ou deux. »

Là, il commence vraiment à me foutre les jetons. Je me dépêche de ranger mes fringues sales dans mon casier et je fais mine de regarder l'heure comme si j'avais le rencard de ma vie.

« Vingt-trois ans, nom de Dieu... »

Il boutonne sa chemise (à laquelle il manque deux boutons, c'est la triste vérité) et secoue la tête en répétant inlassablement son terrible score, vingt-trois ans donc, comme si j'avais pas encore mesuré l'ampleur du désastre.

« Bon ben, faut que j'y aille maintenant, je lui fais. À demain alors ? »

C'était peut-être pas la peine de lui rappeler. Je m'en rends compte trop tard.

« Ouais, c'est ça, à demain le scientifique. »

Je tourne la clef dans mon casier et je l'entends murmurer une dernière fois : « Putain, je crois même que ça fait vingt-quatre ans, bordel de merde. »

Ce genre de type, ça vous met pas spécialement de bonne humeur.

Quand je sors de l'usine, il est presque 10 heures du soir et j'ai faim comme jamais.

Je rentre chez moi en vélo et il y a cette grande côte juste avant d'arriver. Je suis obligé de poser pied à terre. Rincé. D'habitude, je grimpe en danseuse.

Dès que je franchis la porte, ma mère passe la tête par-dessus le canapé et elle me fait :

« Alors, cette première journée de travail ? »

De la façon dont elle demande, faut pas être particulièrement perspicace pour voir qu'elle espère que j'en ai bavé.

« Tranquille, je réponds. Je laisse tomber le lycée. Je place mon avenir sur un tapis roulant.

– N'importe quoi...

– Tu sais comment ils m'ont appelé ? Le scientifique.

– Le scientifique, hein ? Ben, y doit rester un morceau de poulet dans le frigo.

« Pensée 638 : tout homme qui rentre de son travail mérite mieux qu'une carcasse de volaille passablement entamée. »

Un peu plus tard, dans ma chambre, allongé sur le dos, une assiette vide posée en équilibre sur le ventre, je ferme les yeux et je vois une armée de nounours défiler sur un tapis roulant. J'attrape ceux que j'ai embarqués dans ma poche et j'en avale un. Pas mauvais. J'allume une cigarette et je pense à Django Reinhardt, dans son lit, bavant sur son oreiller, balançant de grands coups de latte à sa femme, – CLONG –, répétant dans son sommeil le même geste qui rythme ses journées, – CLONG –, depuis vingt-trois, – CLONG –, peut-être même vingt-quatre ans, – CLONG –, bordel de merde...



De l'utilité de l'art

De l'utilité de l'art

Renaissance

Camille Decourcy

Je me nomme Zoyin. Je suis originaire de Lawadus, la planète universitaire aux deux Lunes et vous trouverez ci-joint un exemplaire de mon rapport de stage.

Pour cette occasion, ô vous Grand Ordonnateur m'avez confié la responsabilité de créer à nouveau les pauvres et misérables humains qui furent si prompts à s'autodétruire. J'avais la charge de parfaire l'ancienne version de ces êtres malheureux et décadents qui, comme vous le savez, finirent par se rayer définitivement de l'univers. Je n'avais que peu de temps pour remplir ma tâche, d'autant que je devais réintroduire la nouvelle matière humaine dans son environnement naturel : Gaia, la planète bleue monolunaire.

D'autres stagiaires se sont chargés, eux, de la recreation des minéraux, végétaux et animaux indispensables à l'instauration d'un écosystème équilibré. Pour remplir cette mission difficile nous n'avions, comme exemple d'êtres et de choses, que quelques œuvres de musée primitifs et célèbres, sauvés in extremis par des frères inter-galactiques. Ces derniers, en effet, sont intervenus juste avant la destruction massive de toute forme de vie causée par la bêtise humaine. Car de Gaia ne restaient que cendres et cratères provoqués par l'ignorance barbare de ces sauvages aux mœurs si archaïques.

L'œuvre que j'avais à ma disposition était une œuvre française du dix-neuvième siècle, peinte par un certain Géricault. Il s'agissait du *Radeau de la Méduse*. Ce tableau faisait apparaître des corps quasiment nus, gisant sur un véhicule flottant de construction des plus primaire. Il me sauta aux yeux que les corps du tableau ressemblaient étrangement aux robots qui se chargent de toutes les tâches ingrates de notre galaxie. Ainsi, tout comme ces derniers, les

corps humains étaient musclés, de couleur jaunâtre, voire « marronâtre » pour l'un d'eux. Ils étaient faits d'un tronc auquel étaient fixés quatre membres et une tête petite et très poilue qui surplombait l'ensemble de cette étonnante machine. Les têtes étaient dotées d'une seule paire d'yeux et de cinq orifices disposés de la façon suivante :

Un orifice de chaque côté de la tête, décoré par des lambeaux de peau. Sous les yeux, deux orifices que surplombent un organe relativement proéminent. Et enfin, au bas et au milieu de la face, un orifice peut-être denté, doté quant à lui de deux lèvres qui certainement devaient pouvoir se mouvoir. Les membres supérieurs se finissaient en pinces ridicules à cinq sortes de doigts de tailles différentes. Les membres inférieurs reposaient sur des supports plats aux extrémités pourvues de cinq doigts également, bien plus petits que ceux des membres supérieurs. Entre les membres inférieurs d'un des corps endormis, je distinguai un tout petit membre oblong dont je compris par la suite la fonction : il s'agissait de l'organe reproducteur masculin.

Malgré mon ignorance concernant la race humaine, ils me semblaient désespérés et épuisés. Aussi, je décidai de fouiller dans la grande bibliothèque Clixis afin d'en savoir un peu plus et sur cette œuvre et sur ce peuple disparu. Tout ce que j'appris m'horrifia. Pour résumer, et d'après l'historien Wilképedizium, le *Radeau de la Méduse* était le reste d'un bâtiment de la marine royale française, dont le naufrage avait eu lieu le deux juillet dix-huit-cent-seize, au large des côtes du Sénégal. Le commandant Hugues Duroy de Chaumerays refusa de prêter attention à l'alerte de l'équipage devant l'imminence d'un danger. Le navire coula corps et biens. La famille du commandant, officiers et hauts fonctionnaires s'emparèrent des six canaux de sauvetage, abandonnant cent cinquante membres de l'équipage sur un radeau, construit à la hâte. Un orage éclata et ce naufrage se transforma en une odyssée macabre où se succédèrent meurtres, suicides, folies et actes de cannibalisme. Après treize jours d'errance, le radeau fut repéré par le Brick l'Argus. Quinze rescapés survécurent. Cinq moururent dans les jours qui suivirent. J'appris toujours grâce à ce cher Wilképedizium que les hommes depuis leur apparition sur terre, n'avaient pas arrêté de se détruire et d'entraîner dans leur schizophrénie meurtrière, l'éradication de toutes les races vivantes, animales, végétales et microscopiques.

J'entrepris alors d'étudier de plus près leur histoire et fus glacé par ce que j'en découvris. Hormis les guerres, les quêtes de pouvoir, l'idolâtrie de la puissance et de l'argent, les hommes n'eurent de cesse de dominer leur monde ou de subir les lois des plus forts. Même la notion d'amour fut, hélas, elle aussi corrompue. Quant aux rebelles ou autres résistants, ils durent, pour la plupart, capituler, devant la pression sauvage de leurs adversaires. Certains peuples, après avoir été victimes devenaient bourreaux à leur tour. Il y eut quelques esprits brillants et sages qui émergeaient selon les

siècles, mais leurs philosophies disparaissaient avec eux ou ne subsistaient que dans des livres oubliés voire ignorés par les pouvoirs en place. La plupart des jeunes humains du siècle dernier étaient éduqués sans une once de savoir. Les nantis se noyaient dans un matérialisme décadent et les miséreux ne cherchaient qu'à atteindre ce matérialisme dont on les matraquait de toutes les façons. Certes, quelques réfractaires, à l'intelligence plus éclairée, tâchèrent de vivre autrement et de trouver des solutions à ces pollutions, mais ils furent systématiquement noyés par la masse ignorante, creuse, et victime de ceux qui étaient responsables de l'harmonie de Gaia.

Pourtant, j'avais la charge de faire renaître les hommes à leur monde. En utilisant les pigments du *Radeau de la Méduse*, il ne me fut pas très difficile de recréer leurs ossements, organes et silhouettes. Pour parfaire ce premier jet, j'y ajoutai un troisième œil, juste derrière la tête afin qu'ils soient capables de réagir en cas d'attaque traîtresse. Je décidai enfin de créer une queue au bas de leur colonne vertébrale de telle sorte qu'ils puissent vivre dans les arbres. Suite à cette invention, j'eus l'idée de leur construire des ailes dans le dos, proportionnelles à leur corpulence, cela va sans dire. Le plus ardu fut de leur insuffler de l'esprit et du cœur. Je fis plusieurs tentatives vite avortées, car l'esprit humain fielleux et redoutable avait persisté jusque dans les molécules de la peinture. À peine créés, les hommes se battaient. Perdant patience et espoir, je faillis les détruire et finis par être à mon tour corrompu par leurs affreux états d'âmes. J'étais gagné par la rage, l'affolement, l'envie de saccage et de destruction. Certains de mes collègues finirent par avoir peur pour moi. Je leur en voulais et les jalousais, car leurs œuvres animales, végétales ou minérales étaient brillantes de réussite et de perfection.

Après m'être calmé et replongé dans mes recherches, je compris qu'il leur fallait un chef. Encore une fois, je fis plusieurs essais sans guère de résultats satisfaisants. Je tentai de créer des chefs femelles, car j'avais remarqué qu'elles étaient plus sensibles à l'amour et à la douceur. Mais à peine au pouvoir, elles devenaient agressives, violentes. Alors, pour mieux appréhender la logique humaine je décidai de prendre leur apparence et de vivre, incognito, quelque temps parmi eux.

Je fus très étonné en découvrant la sensualité qui les habitait. En effet, les hommes et les femmes sont pourvus de sens pour ainsi dire divins que nous les Lawaduziens avons perdu depuis longtemps. La manière de découvrir ce qui était pour moi un nouveau monde fut extraordinaire. Je me délectais de toutes les vues, odeurs, tous les goûts, touchers et écoutes que je percevais. Je trouvais les femmes très belles. Ce fut comme un miracle, une renaissance.

Nous sommes énergie libre et pure, nous pouvons nous téléporter à

n'importe quel endroit de l'univers en un instant. Nous nous comprenons instantanément. Nous n'avons nul besoin de nourriture et autres artifices pour vivre. C'est du reste pour ces raisons merveilleuses qu'il ne nous est plus nécessaire de nous battre ! Mais l'homme, ah ! La chère créature, l'enfant si prompt aux joies du plaisir, et quel plaisir !!!

Comme je le compris ! La sensualité de leurs femmes annihila mes derniers doutes. J'essayai même de convaincre mes collègues de tenter cette expérience magnifique, ce qu'ils refusèrent avec un dégoût ostentatoire. D'ailleurs, ils me quittèrent en me donnant d'ultimes recommandations et en me priant, sans trop d'espoir, de vite les rejoindre, considérant que la mission était terminée. Je ne pouvais me résoudre à abandonner mes chères petites humaines. J'avais, il est vrai, détruit les mâles trop corrosifs et dominateurs. Mes femmes adorées requéraient un protecteur, un maître. Je leur appris le langage, la danse, la musique. Elles eurent du talent pour combiner des aliments, afin de m'offrir des mets délectables. Enfin, moi qui les croyais réfractaires, voire insensibles à toutes les formes que l'Amour peut revêtir, je fus très agréablement surpris par leur imagination sans borne à ce sujet. Elles se disputaient même mes faveurs !

C'est pour cela, ô grand Ordonnateur, que j'ai décidé de rester sur Gaia.

Ces femmes ont tant besoin de mon savoir et de ma semence pour se reproduire et vivre dans l'harmonie.

Je ne peux me résoudre à les abandonner. Ce serait trop cruel et totalement indigne.

Du reste elles m'ont baptisé d'un joli nom humain. Elles m'appellent Lucifer.



Premier jour d'un nouvel âge d'or

Une anticipation heureuse de MILL

Au milieu des ruines, quatre tables, dressées avec fantaisie, les attendaient. « Tout semble se dérouler exactement comme prévu », pensa le général Bamf.

Il ne fallut que quelques secondes à son œil clinique et froid de militaire surentraîné pour s'assurer de la bonne disposition des tables et du nombre de sièges requis. Il ne manquait rien.

Les quatre tables formaient un carré incongru au milieu des débris. Leurs pieds de métal noir reposaient à même le sol et semblaient ne faire qu'un avec la terre sale où se mêlaient encore cendres et rebuts. Le général nota avec satisfaction que chacune des tablées avait été préparée en fonction de la délégation qu'elle allait accueillir. Boissons et nourriture avaient été sélectionnées expressément dans le but de satisfaire chacune des quatre communautés représentées. L'on avait soumis, de même, le choix des objets décoratifs à l'approbation des divers ambassadeurs. À chacun sa cocarde, ses couleurs et ses traditions culinaires.

Le général s'était montré intraitable : des fruits depuis longtemps disparus, comme le litchi, l'ananas, la banane ou la cerise avaient été recréés artificiellement. Viandes et poissons provenaient de répliques clonées des rares animaux encore existants. Les alcools proposés sortaient tous du même laboratoire. Le général avait toutefois eu maintes occasions d'apprécier la saveur de quelques-uns de ces ersatz et n'y avait jamais rien trouvé à redire.

Le vent était tombé et la température ambiante plutôt agréable. Le cadre restait sinistre mais avaient-ils seulement le choix ? Le monde entier venait de subir vingt longues années de guerre totale. Nul ne pouvait effacer cette souffrance. Les accords de paix seraient donc rédigés et signés dans une zone dévastée, encore imprégnée des violences et des horreurs qui avaient ravagé

la planète.

La perspective d'un tel décor avait tout d'abord inquiété le général Bamf. Il en saisissait l'intérêt symbolique mais redoutait des réactions contradictoires, dues à certaines émotions susceptibles de ressurgir. Pour calmer à la fois ses inquiétudes et l'agressivité potentielle des quarante représentants, le général s'était arrangé pour inoculer à chaque parcelle de nourriture un soupçon d'Euphora, une drogue de synthèse douce et apaisante.

« On en avale un chouïa et on se sent relaxé et confiant, lui avait-on expliqué. Le monde devient beau et amical ». L'atmosphère serait simplement plus détendue et le ton bienveillant.

La rencontre s'annonçait donc sous les meilleurs auspices. Sauf que la Présidente australozélandaise ne s'était pas encore présentée. Bamf l'avait entrevue, la semaine passée, pour finaliser des points de détail. D'une raideur presque cadavérique, la Présidente arborait sa panoplie la plus austère et un visage de marbre blanc. Cette femme était un robot. Comment pouvait-elle être en retard ?

Les quatre délégations s'approchèrent silencieusement de leur place respective. Il n'y eut pas de cohue, de maladresse, pas un mot plus haut que l'autre.

En face de la table du général, les représentants de l'Empire eurochinois contemplaient tous, incrédules, les trois bouteilles de Saint-Emilion, cuvée 2012, qui trônaient insolemment entre les nems et la vodka.

À leur gauche, la délégation africaine s'extasiait sur des fruits que certains de ses membres n'avaient jamais vus qu'au cinéma. Mais l'abondance de fruits tropicaux, de falafels et de tajines n'empêchaient pas les plus avides – ou affamés – de lorgner sur les whiskys, cognacs, vins français et autres ouzos de la table eurochinoise. Le général Bamf entendit distinctement une voix chuchoter :

« Y en a toujours que pour les mêmes. »

Face à l'Afrique, la délégation australozélandaise attendait toujours sa Présidente. Un aborigène en tenue traditionnelle s'affairait à distribuer des Foster's à ses compatriotes blancs qui le moquaient. Les yeux fixés sur le sol, il semblait hermétique aux divers quolibets agrémentés de rires gras, visiblement convaincu que certaines choses ne changeraient jamais.

La délégation Supraméricaine n'attendit même pas que les autres invités se soient assis pour entamer ses hamburgers, burritos et autres chilis. Ils mangeaient en parlant fort et lâchaient un rot tonitruant après chaque gorgée de soda. Le général, lui, ne mangeait pas. Installé à la droite du Président Smith-Ramirez, il observait les convives, distribuait ses sourires de fonctionnaire et rongait péniblement son frein.

Jusqu'ici, seul le retard de la Présidente australozélandaise posait problème. Les autres représentants ne pouvaient entamer la moindre négociation en son

absence et reportaient toute leur attention sur la boustifaille.

« Oui, mais quand ces messieurs-dames auront tout bu, tout mangé, elle aura intérêt à être là. Sinon, c'est cuit. »

Il frémit à l'idée qu'un tel échec pourrait éventuellement replonger le monde dans le chaos des deux décennies fraîchement écoulées. À cet instant, son vibromobile lui chatouilla le haut de la cuisse droite. Il tira rapidement l'appareil de sa poche revolver, répondit, murmura un « Bien ! » radieux, accentua son sourire. Un hélicar déposerait la Présidente australozélandaise à proximité du point de rencontre dans les cinq prochaines minutes.

Il n'en fallut que dix et la surprise fut de taille. Lorsque la Présidente se présenta enfin à ses interlocuteurs, chacun put se rendre compte qu'elle venait très vraisemblablement de se convertir à la Secte Universelle de l'Extrême Jouissance.

On ne pouvait certes pas se tromper. Selon les préceptes de la Secte, par ailleurs mondialement reconnue et acceptée, les disciples s'engagent à pratiquer une activité sexuelle constante dans le but d'atteindre un état extatique quasi permanent. Le plaisir le plus intense s'accapare ainsi de l'esprit des adeptes et lui ôte par voie de conséquence toute velléité belliqueuse. C'est pourquoi cette femme, jadis glaciale et fermée, arrivait aujourd'hui sur un trône de cuir rose, les jambes nues et la poitrine au vent, un étrange instrument phallique en perpétuel mouvement entre ses cuisses d'ex-vieille fille.

« Je suis prête à tout... entendre », articula-t-elle entre deux gémissements.

Silence dans l'assistance. Désarroi de Bamf.

Ce fut le Premier Consul africain, un énorme Noir au crâne lisse et luisant, qui entama la discussion. Par réaction, peut-être, à l'attitude très franchement lascive de la dernière arrivée, il orienta d'emblée les débats vers des considérations ultra techniques.

Le général salua mentalement cette initiative mais n'en remarqua pas moins les incessants coups d'œil que certains esprits échauffés adressaient à la table australozélandaise, où les corps commençaient à se mélanger.

« J'avoue, bredouilla l'Empereur chinois, qui menait la délégation eurochinoise, que je suis quelque peu... gêné par... ces ébats. »

La Présidente australozélandaise, désormais entièrement nue, changeait de partenaire et de position comme d'autres se resservaient à boire : sans cesse et avec délectation. Elle n'en participait pas moins aux débats.

« Rejoignez-moi, suggéra-t-elle amoureusement. Rejoignez-moi. »

Et là, sous leurs yeux, elle eut une envolée. Le général s'étonna qu'on put faire preuve d'autant de lyrisme en étant si occupé par ailleurs, mais fut forcé d'admettre que la Présidente suivait une tactique toute personnelle. Si les autres représentants cédaient à ses avances, ils se retrouveraient tous embrigadés d'office dans la Secte.

Et l'autre qui pérerait :

« Si vous me cédez, vous serez, vous aussi, soumis aux dogmes de l'Extrême Jouissance... »

Le général songeait que les dogmes, quels qu'ils fussent, seraient probablement ravis de mettre la main sur les quatre territoires qui composent la planète Terre. Le général songeait beaucoup mais n'osait rien. À la différence de son homologue eurochinois, une espèce de bellâtre italo-slovaque qui venait de se jeter dans les cuisses de la Présidente, la bouche grande ouverte.

« Nos corps à tous ne seront plus qu'un et nos querelles n'auront plus lieu d'être. Nous serons unis dans le plaisir et pour le plaisir. »

Plus d'ennemi(s), plus de haine, plus de frontières. Avec, en prime, la perspective alléchante de faire l'amour sur les restes d'un festin divinement arrosé. Perspicace, le général Bamf put lire sur le visage de chaque personne présente que l'idée avait fait son chemin.

Déjà, des cravates se dénouaient, des jupes se relevaient, des mains s'insinuaient ça et là. Il comprit qu'il avait définitivement perdu le contrôle de la situation. Il s'aperçut également qu'il avait faim et soif.

Ce fut là la fin de toute guerre et le début d'un nouvel âge d'or.



Mélange exquis

Un slasher nocturne de Michael J. Zito

La voiture remonte le boulevard au ralenti. Les yeux du conducteur scrutent les trottoirs. Les tentations se succèdent, plus ou moins dévêtues, au féminin, au masculin, à la rencontre des deux. Depuis la route, les différences s'estompent mais tant que le bas-ventre réagit peu importe. L'envie monte. Et quand le regard de l'homme se pose sur elle (lui ?), il sait que son choix est fait. Malgré les ombres nocturnes qui masquent les détails, il s'arrête sur ses lèvres...

La voiture stoppe. Son attente est terminée à l'instant où l'homme dans l'habitacle croise son regard. Un sourire découvre des dents plantées harmonieusement autour d'une langue pleine de promesses humides. Il s'approche. La vitre s'abaisse. Les formalités sont vite expédiées : il calcule son tarif de façon à ce qu'on ne le juge ni trop onéreux, ni trop bon marché. Il prend place sur le siège du mort, ajuste la ceinture de sécurité, indique le trajet. Et toujours ce sourire aux lèvres...

L'homme peine à garder son calme. Ce n'est pourtant pas la première fois qu'il cherche à apaiser ainsi sa libido. Mais les frissons qui parcourent son corps (pas seulement sa queue, tout son corps !) lui semblent inhabituels, déclenchés/amplifiés/magnifiés par son passager (un homme, apparemment... il s'en fout !) Il se demande ce qui provoque cette excitation, son désir monte encore d'un cran. Il peine à se concentrer sur le volant. Il se force à regarder la route, à se détacher des lèvres luisant d'espérance...

Il montre au conducteur où se garer. Le lieu idéal : une ruelle tranquille, sans lampadaire révélateur. Les billets changent de mains. Il voit les

yeux de l'homme rivés sur sa bouche et referme le piège en se passant la langue sur les lèvres. Il sent l'excitation de sa proie dont les doigts fébriles tremblent d'impatience. Peut-être faudrait-il le calmer un peu, ce con ne doit pas venir trop vite...

L'homme se demande pourquoi l'autre lui parle. Ne voit-il pas son envie ? Sa braguette tendue à l'extrême ? Ceci dit, pour une fois qu'on peut prendre son temps ; ses précédentes « conquêtes » avaient plutôt tendance à brusquer les choses. Les paroles atténuent sa appétit sexuel... mais il y a la main posée sur sa cuisse, qui remonte enfin vers son membre, le caresse à travers le tissu, le libère, s'en empare. Aucun doute, ce mec sait branler ! Sa soif grimpe encore quand il se penche sur lui, la bouche entrouverte...

La libération approche. L'envie de sa proie est communicative, il s'en abreuve mais s'efforce de maîtriser ses gestes. La jouissance trop rapide de sa victime gâcherait tout. Le sexe durci fait s'épanouir dans son corps des palpitations de plaisir anticipé. Il ralentit les titillements de sa langue pour maintenir le plaisir de l'autre. Il lui faut juguler son explosion encore un peu, laisser le délice atteindre sa limite... là, juste un peu plus... Le petit soubresaut qui parcourt le corps accroché à la bite et la crispation des mains lui griffant le crâne marquent le début de la fin. Seule une infime partie de son esprit résiste encore ; ce résidu de conscience lui permet d'accomplir les gestes voulus...

« Putain ! Je vais jouir ! »

On y est. Le scalpel apparaît dans sa main et se pose sur la gorge de l'autre. Au moment précis où le sperme de l'homme s'expulse de ses couilles pour entrer dans le canal urinaire, les dents se referment d'un coup sec. Tout est dans la coordination, la force de la mâchoire et la pression du scalpel, mais l'expérience acquise porte ses fruits. Dans le même mouvement, il tranche la gorge, recrache le gland sectionné et reprend le sexe dans sa bouche, l'hémoglobine giclant sur son palais avec le sperme éjecté par les muscles de la verge, se mélangeant l'un dans l'autre, l'un avec l'autre, alliance unique de saveurs composées de plaisir à l'état pur, de vie et de mort. La jouissance possède son corps et son esprit, les régénère, impulsant une énergie nouvelle dans ses cellules...

Il sort de la voiture, le visage comme rajeuni. Un dernier spasme orgasmique finit de vider sa victime de son sang. De fait il a mérité son salaire et le plaisir a été partagé.



Feuilleton

Le Feuilleton

Hot - 2 ème épisode

Lemon A

7

Hot m'attendait à l'extérieur. Elle était à nouveau sur pied et maintenait une serviette appuyée contre son nez. On fila vers la voiture et on quitta rapidement le parking. Je contrôlais parfaitement la situation. À vrai dire, j'effectuais les manœuvres comme dans un jeu vidéo. Les choses s'enchaînaient sans fracas, il advenait ce qu'il devait advenir mais, cette fois, j'avais ce sentiment de contrôle et l'ivresse que tu peux ressentir quand tu as coché les bons numéros.

« On va chez Crotale », a dit Hot, « Prends à gauche. »

Je suivais ses indications sans me poser de questions. J'étais prêt à embarquer pour n'importe quelle destination. Circulation fluide, tout paraissait normal. Après vingt minutes de route, on se gara devant la porte de garage d'une maison de ville. Hot frappa contre le métal et, à l'étage, un type se pencha par la fenêtre. Crotale portait son nom comme un costume bien ajusté. Âgé d'une quarantaine d'années, il arborait une tête triangulaire : son crâne rasé à blanc et ses yeux ronds aux sourcils taillés en pointe évoquaient l'expression du serpent. Sa peau sèche et burinée ressemblait à des écailles.

Un fatras d'objets et de décorations encombraient l'appartement et le garage. Crotale gérait la SARL Saint-George, spécialisée dans l'import / export d'articles white power. Là, un carton de briquets KKK, ici une pile de CDs Africa Korps, Kombat 18 et Skrewdriver, des médailles, des drapeaux nazis et même un stock de films pornos où un type habillé en Waffen SS baisait des filles de couleur sur une draperie IIIe Reich. Dans un coin du salon, tandis

que Crotale me décapsulait une Kro, je remarquai des tee-shirts 88, utilisant le même lettrage que le tatouage de Hot.

8

Notre hôte connaissait les fondamentaux de la clandestinité. On a d'abord déplacé ma voiture, qu'on a abandonnée dans un quartier résidentiel. Puis Crotale a contacté des amis de Hambourg avec lesquels il était en affaire. Il avança une livraison de marchandises pour nous permettre de quitter le pays. Départ fixé pour le lendemain, à l'aube. Douze heures de voyage à effectuer. Pendant qu'il pianotait sur Messenger et faisait tinter Skype, Hot me rasait la tête avec une tondeuse électrique. Parce qu'à l'intérieur du Mac Do,

des caméras de surveillance m'avaient sans doute identifié. Les flics devaient zoomer sur ma gueule d'ange. Elle disait ça, Hot : « Gueule d'ange ».

« Tu t'es cogné ? T'as deux grosses bosses. » Son corps frôlait le mien tandis qu'elle éteignait la tondeuse. Je passai une main sur mon crâne nu et je palpai les deux protubérances au-dessus du front, sur la gauche et sur la droite, sans éprouver de douleur ou de sensation particulière.

J'aidai Crotale à charger son fourgon, un vieux C25 kaki et brun camouflage. On embarquait principalement des boucliers mobiles de protection utilisés par les brigades anti-émeutes et des tirages photographiques contre-collés de superstars fascistes. « C'est bien qu'on ait des jeunes comme Hot et toi », me disait Crotale, « des jeunes qui n'ont pas peur et qui ne se laissent pas marcher sur les pieds. » Je ne répondis rien. Je me contentai d'empiler les boucliers au fond du compartiment. Un souffle d'air glissa sur ma tête. Je vivais.

Nous nous arrê tâmes sur une aire d'autoroute avant de passer en Allemagne. Il me restait de la monnaie et j'achetai le journal dans le magasin de la station-essence. Une page entière était consacrée à l'incendie meurtrier du Mac Do. Sur une photo, des brancardiers évacuaient un blessé. J'appris que le vider était hospitalisé, dans un état stationnaire entre la vie et la mort. Les autres victimes n'étaient pas en danger. Si l'article restait vague sur les circonstances du drame, il mentionnait une altercation violente au sein de l'équipe du restaurant, la semaine précédant l'incendie. Un témoin parlait d'insultes racistes. Hot lisait par-dessus mon épaule. D'une main, elle me massait le dos.

Nous atteignîmes notre destination finale en fin d'après-midi : une ville de taille moyenne, à vingt kilomètres de Hambourg.

Crotale gara le C25 dans un quartier formé de barres HLM blanches et de terrains vagues. De la terre boueuse, de l'herbe, des fourrés, des lapins gris

qui couraient partout, les trottoirs et les routes, éventrés par endroits, les bâtiments lézardés. On aurait dit une cité d'après-guerre livrée à elle-même, un terrain abandonné.

« Attendez dans le camion, ne bougez pas ! » ordonna Crotale. « Et faites gaffe, c'est rempli de Polonais par ici, et c'est plein de camés. »

Il bondit sur le bitume défoncé et disparut au coude de la rue. A l'avant du C25, Hot se pressait contre moi. Son regard glissa dans le mien et je passai mon bras autour de ses épaules. Le décor, les lapins, les Polonais et les camés, tout ça nous filait les jetons.

9

Périphérie de Stockholm, Suède. Will Smith émergea des studios de télévision par une porte de service. Il sortait d'un bâtiment cubique dont l'apparence et la dimension faisaient penser à un entrepôt. Tout autour, plusieurs constructions identiques portaient de grands chiffres peints en orange, reliés par une succession d'accès et de parkings. Un soleil pâle délavait le béton des façades. Avec cette lumière blanche, le périmètre prenait un aspect très épuré, digne de *l'Ultime Survivant*, son dernier long métrage. Une épidémie chimique avait éradiqué les hommes de la surface de la terre et Will Smith, dont l'organisme était miraculeusement résistant, donnait naissance à une nouvelle humanité.

Une attachée de presse scandinave, grande et blonde, le précédait, l'oreille collée à son portable dernière génération. Will Smith repliait les lunettes de vue qu'il avait chaussées tout spécialement pour l'interview. La prise avait été un succès. Personne ne s'était attendu à un type aussi sympa et avisé. La tournée de promotion se poursuivrait par une séance de dédicaces dans un grand cinéma du centre-ville. Une Mercedes noire aux vitres teintées attendait sur le parking.

Le commando les intercepta avant qu'ils n'aient rejoint la voiture : quatre types en tenue militaire surgis de nulle part. Ils portaient tous des masques à gaz. L'attachée de presse reçut un coup de matraque et tomba à la renverse. Un type gaza l'acteur alors que deux autres l'immobilisaient. Will Smith encaissa des impacts dans l'estomac et dans le foie. Sa vision se brouilla. Il haletait. Le monde se découpait en séquences courtes : un angle de bâtiment, la Mercedes, des voix. On l'entraînait. Bruit de moteur, crissement du frein à main. Une main gantée l'aveuglait mais il comprit qu'on l'engouffrait à l'arrière d'un fourgon. On le menotta. Il était allongé par terre, sur le sol métallique du véhicule qui démarrait déjà. Un type pesait de tout son poids sur son corps recroquevillé en chien de fusil. Will Smith parvenait à

peine à respirer, mais devinait, à travers la poche du manteau, que ses lunettes étaient brisées.

Périphérie de Hambourg, Allemagne. Les potes allemands de Crotale nous avaient conduits dans un tunnel désaffecté. Autrefois, une ligne ferroviaire passait par là et de vieux rails se fondaient dans une nature sauvage. En route, Crotale m'avait expliqué que je devais réaliser une démonstration de mon pouvoir. Cinq ou six voitures étaient stationnées sur la voie de pierre devant le tunnel. Un groupe de skinheads nous attendait à l'intérieur avec des lampes de poche et une caméra. Hot me tenait par la main.

J'appris à me concentrer dans ce tunnel, à me mettre dans l'état de tension nécessaire pour cracher le feu. Et je crachais, pour Hot, pour moi, pour toute la vie et contre tout ce qui m'avait foutu les boules. J'éclairais l'obscurité, les tags racistes et obscènes tracés sur les parois souterraines, je noircissais les vieilles pierres. Je buvais de la bière et je riais comme un dément tandis que mes spectateurs, électrisés, tendaient leur bras en beuglant des « sieg heil ».

Le lendemain, nous prenions un ferry et embarquions pour la Suède.

10

Sur le ferry, nous nous rendîmes à l'évidence, Hot et moi. Deux cornes poussaient sur mon crâne. Des cornes courtes, pointues et cramoisies. Avec mes sourcils fins et mes yeux noirs, elles me donnaient un air de diable. La traversée dura neuf heures que nous passâmes à siffler des bières sur l'entrepont avec le groupe de skinheads allemands. Crotale avait arrangé le trajet avec eux. Ma démonstration les avait convaincus et les Allemands nous emmenaient vers une planque sûre : personne pour nous emmerder, le bout de terre au calme. Le bateau termina sa route à Malmö, Suède.

« Là-bas, on sera accueillis comme des seigneurs, » avait promis Crotale.

Deux types affublés de bombers kaki patchés Blood and Honor Scandinavia nous attendaient sur le quai de Malmö. Ils se briefaient avec les Allemands tandis que nous mâchions les mouettes au-dessus des chalutiers, piaillant à l'affût des poissons pris dans les filets. Crotale pensait à son C25 resté de l'autre côté de la Baltique. Puis tout le monde s'installa dans deux breaks Volvo conduits par notre comité d'accueil. Moteur, première, seconde, notre convoi filait dans une campagne humide et pâle.

Will Smith croupissait dans une baraque en rondins, à poil, ligoté au bardage. On l'avait insulté, frappé, on lui avait pissé dessus. Aucune

explication à sa détention, aucune revendication exprimée, seulement des brutes qui lui balançaient des canettes vides à la figure et deux latinos, plus âgés et mieux habillés que les autres qui l'avaient visité sans dire un mot. Le détenu supportait ça comme une course de fond, pour lui c'était une question d'endurance. Will Smith subissait en silence et gardait son calme. Il ne formulait pas d'hypothèse sur ses ravisseurs, ne cherchait pas à s'enfuir ; il attendait qu'on vienne le délivrer. À partir d'un certain stade de réussite personnelle et sociale, tu ne conçois plus l'échec. Ta conviction, au contraire, c'est que tout va rentrer dans l'ordre. La police, l'armée ou n'importe qui allait débarquer et canarder tous ces débiles qui le retenaient prisonnier. Dehors, une grande croix de bois pointait vers les nuages.

11

Une palissade en chêne renforcé ceinturait le camp. Couronnée par des fils barbelés, elle atteignait trois mètres de hauteur. Un maître-chien dont la gueule semblait calquée sur celle de son pitbull maintenait verrouillée l'unique porte d'accès. À l'intérieur, un terrain herbeux et mal entretenu, une grande maison principale et plusieurs dépendances construites avec des rondins. Superficie totale : environ un hectare. Un peu à l'écart, devant une rangée de résineux, une estrade faisait office de scène en plein air. Des types tiraient des câbles et installaient une console son. En face, une surface plane et dégagée devait accueillir le public. La croix était plantée au centre de la scène.

On nous guida dans la maison. Une chambre nous était réservée, à Hot et moi, sommaire mais confortable, une représentation du dieu Odin était punaisée au-dessus du lit. La fenêtre donnait plein sud, à l'opposé de l'installation scénique. Il suffisait de traverser le couloir pour se rendre à la salle de bain.

C'est marrant comme tu deviens ce que les gens pensent. Pour l'administration, j'étais une sorte d'erreur dont on ne savait que faire. Un dossier qui passe de bureau en bureau, de service en service et qui finit par prendre la poussière. Du coup, je n'existais pas ou du moins, j'existais le moins possible. Je subsistais dans une cave et je tissais du lien social online, derrière un écran. Avec Hot et son réseau de nazis, par contre, je devenais un type épatant.

Dans la vie comme au marché, tout se négocie. Tu trouves un emplacement et quelque chose à vendre et tu calcules le profit que tu peux en tirer. Le truc de Crotale c'était les militants de la suprématie blanche : il brassait leur camelote siglée et il encaissait un tas de fric, il voyageait, il conduisait son camion et ça lui allait bien comme ça. Il s'agissait pas de politique. Blasons,,

cocardes, authentiques objets d'époque, portraits, musique, fringues, tu peux produire des boîtes de thon en imprimant la tronche d'Adolf Hitler : les fans te les commanderont. Pour ma part, je vendais du fantasme sur Second Life, je vendais des perspectives de sexe à des consommateurs d'espoir – l'espoir de sexe réel les faisait rêver et ils étaient prêts à payer pour y croire, puis à continuer de payer pour continuer à y croire. On ne sait pas combien de spermatozoïdes périssent à cause du web et on ne sait pas combien de types font éjaculer d'autres types en se faisant passer pour des femmes. Une chose est sûre pourtant : Crotale et moi, nous n'étions pas très différents.

Les concerts de oi commencèrent en début de soirée. Des litres de bière, une musique saturée, hurlante, aux accents antisémites et racistes, une meute de bêtes humaines qui se jetaient les unes contre les autres et matraquaient, ivres mortes, des slogans hitlériens. À la nuit pleine, j'entrai en scène pour le clou du spectacle.

12

C'est un Will Smith un peu hagard, vêtu d'un simple bermuda, qui regardait droit devant lui tandis que deux types cagoulés finissaient de l'attacher. Des porteurs de flambeaux sapés dans le costume traditionnel du Ku Klux Klan se tenaient de part et d'autre de la croix. L'ombre des flammes dansait sur les cuisses et le torse de l'acteur. Silence religieux de l'assistance. Crotale filmait les événements. J'envoyai un coucou à la caméra et me tournai vers ma future victime.

À l'instar de Will Smith, j'étais torse nu, moins baraqué que lui, mais Hot m'avait enduit le corps d'une huile qui reverbérât la lumière. Je me positionnai devant la croix tandis que le vide se créait tout autour. Je fixai la star qui tant de fois avait sauvé le monde sur les écrans de cinéma. Elle semblait absente, comme si son âme avait déjà pris ses cliques et ses claques. On alluma un gros projecteur pour éclairer le périmètre.

Dans la brûlure, c'est le troisième degré le plus grave. Mais avant d'y arriver, tu passes par le premier puis le deuxième degré. Le deuxième degré est le plus douloureux. En plus de la rougeur, des phlyctènes apparaissent sur tout le corps de Will Smith, c'est-à-dire des surélévations de la peau remplies de liquide translucide, des grosses cloques. Toutes les terminaisons nerveuses étaient touchées. Cette fois, il hurlait comme un écorché vif. Et moi je reprenais mon souffle pour envoyer une autre projection.

En retrait, parmi la foule en arc de cercle, Hot me fixait, avec, dans chaque pupille, l'intensité d'une vraie passion.

Le deuxième jet de feu atteignit les couches inférieures de l'épiderme, attaquant les muscles, les os et les viscères. La peau de Will Smith devint blanchâtre, cartonnée, indolore, les terminaisons nerveuses ayant été détruites. Par endroits, les tissus étaient carbonisés et viraient au noir. Toutes les parties du corps se consumaient. Plus aucun son du supplicié. Les cordes qui retenaient l'acteur par le haut cédèrent et son cadavre se détacha de la croix. Il pendait par les pieds, la tête en bas. Il était mort, brûlé vif.

Crotale avait bien négocié mon cachet et se frottait les mains en songeant aux retombées commerciales du spectacle. La vidéo circulerait librement sur internet mais les produits dérivés se vendraient comme des petits pains. J'avais tout simplement propulsé la haine raciste en haut du podium. Lentar Dior et ses deux cornes. Le surhomme de la suprématie blanche. Des perspectives d'avenir se profilaient. Hot me rejoignit avec un drapeau de la croix gammée qu'elle passa autour de mes épaules. J'écartai largement les bras et les levai vers le ciel étoilé.

Ont participé à ce numéro :

Denis Costa

Un diplôme de droit en poche, Denis Costa sert vingt-neuf ans dans le service de santé des armées comme officier d'administration. Rattrapé sur le tard par le virus de l'écriture, il décide de quitter l'armée pour se consacrer à sa passion. Il publie aux éditions Portaparole, un premier ouvrage libertin *Peter Mayr Strasse*, puis un roman historique *Haus Toller* aux éditions Azimuts. L'auteur vit désormais à Merano, dans le nord de l'Italie, où il enseigne le français tout en continuant à écrire.

Trompette sournoise

Je suis né le 24 novembre 1979, à Douai, une ville du nord assez sinistre. J'habite aujourd'hui Strasbourg, au terme d'une longue série d'étapes, subies ou choisies, en France et à l'étranger.

Je suis diplômé d'une école de commerce mais il ne faut surtout pas m'en parler. Depuis, j'ai exercé tous types de boulots, de serveur à réceptionniste en passant par la livraison, les plate-formes téléphoniques et, plus récemment, un poste d'animateur sportif en contrat d'insertion. J'ai donc 30 ans, des difficultés à payer mon loyer et un mépris considérable pour les règles du jeu, la hiérarchie, les entretiens d'embauche, les objectifs commerciaux, les « qu'est-ce que tu fais dans la vie ? ». Pour compenser, je suis amoureux, je possède six guitares, un clavier, un didjeridoo, je ne refuse jamais un verre, puis un autre, je lis tout ce qui me tombe sous la main et je peux me vanter d'avoir au moins une dizaine d'amis viables.

Je ne suis rien d'autre qu'un auteur du net.

philippesansot

philippesansot n'est que l'invention de son père et de sa mère, un concept si on veut. La preuve, il est devenu concepteur-rédacteur au service de la publicité dans la vie. C'est dire le trou noir ! Fascinées par ce vide, les obsessions se sont jetées sur lui comme des paras en manque, et s'en sont emparées pour en faire leur terrain d'exercice. Des obsessions lourdes, collectives, charriées par les corps d'armée du plus grand nombre. Deux d'entre elles, celle du monde libertin du Cap d'Agde et celle du peuple spéculatif du Cac 40, s'y sont croisées pour féconder le livre *CAP 40*, mais c'est bien philippesansot qui en a trouvé le slogan : « *CAP 40*, ce n'est pas de la poésie mais c'est aussi long en bouche. » (www.cap40.org).

Actuellement c'est l'obsession de l'optimum qui le travaille jour et nuit.

Baptiste Roux

A l'âge où toute personne sensée devient propriétaire immobilier, Baptiste Roux se met lui à écrire de brèves âneries sociétales. Le reste de son temps étant consacré à la peinture et à l'étude de son propre cas.

www.baptisteroux.com

Camille Decourcy

Mon père l'Indochine, ma mère l'Algérie et moi, le Tchad où je suis née. Je suis donc un fruit de la colonisation et je tiens véritablement à ces racines exotiques, aux passés bouleversés, aux provenances diverses et pourtant enchevêtrées. Lorsqu'on me demande quelles sont mes origines, pour couper court, il m'arrive de dire que je suis une terrienne extra. Tout au long des dix-sept années d'enfance passées en Afrique, Tchad, Madagascar et Côte-d'Ivoire, j'ai compris à quel point le métissage est l'avenir de l'homme. Quand je parle de métissage, je parle aussi du métissage culturel ainsi que de la transmission des valeurs humaines.

Tranches de femme est paru chez l'Harmattan, dans la collection *Slam*.

À commander directement auprès de l'auteur : kmille2courcy@yahoo.fr

MILL

Il aime à se définir comme un usurpateur. Il enseigne actuellement le français et l'anglais au sein de diverses structures privées. Ses contes et nouvelles oscillent entre un style précieux aux accents macabres et des relents absurdistes à l'humour désaxé.

Michael J. Zito

Le petit Michael a 6 ans lorsqu'il voit en VHS *Halloween*, *Vendredi 13* et *Maniac* dans la même soirée. À 10 ans, il traque les araignées radioactives dans son jardin. À 16 ans, il veut être DJ. À 18 ans, il rêve de mettre en scène un post-nuke avec Edwige Fenech. Aujourd'hui, il vend des bandes dessinées, remixe Chic et Shalamar chez lui, et mate les films d'Ed Wood avec ses potes.

Lemon A

Né en 1973 sur Terre, ethno-sociologue spécialiste des usages de drogues en contexte festif, voyageur sur les cinq continents, DJ, professeur de géopolitique, cueilleur de cerises, chargé de communication, chargé de production, chargé de projet, chargé de mission, chargé tout court, électron libre, distributeur de tracts, passeur de questionnaires, agent d'embarquement, coordinateur terrain, agent d'accueil, chômeur, rmiste, rêveur, raver et e-writer.

Actu :

« Les disques tournent en boucle », in *Nouvelles*, chez *Prininternet*. Juin 2010

« Kaléidoscope », in *Revue des Muses à Tremplin* n°6. Juin 2010.

Avec la complicité de :

Librairie Moustache et Trottinette

5, rue Jules Latreille, 34 000 Montpellier

<http://www.facebook.com/moustache.et.trottinette>

Chez Paul[e]

12, rue du Pont de Lattes. Montpellier

<http://chezpaul.com/>

l'Annex[e]

18, rue du Petit St Jean. Montpellier

IMOË

91, rue du Faubourg Boutonnet. Montpellier

<http://imoerestaurant.canalblog.com/>

Darsanha studio graphique

<http://www.darsanha.com>

Fulgures

<http://www.fulgures.com>

Les Muses à tremplin

<http://lesmusesatremplin.blogspot.com/>

Les Barbiches Tourneurs

<http://www.myspace.com/lesbarbichestourneurs>

Barbara Butch

<http://www.myspace.com/barbarabutch>

Le Gnome invisible

http://www.ekodesgarrigues.com/article.php3?id_article=122

Pascal Garcin / Martin MacFly

Francis Porras

http://web.me.com/galerie.cote.cour/3%C3%A9me_Oeil/Accueil.html

Rendez-vous cet hiver pour le numéro 2



Souvenez-vous que chez Squeeze, l'appel à textes est permanent.

Les auteurs se soumettront à l'exercice de textes à contraintes.

Pour le numéro 2, la date limite d'envoi pour la publication est fixée au 30 octobre 2010.

Les auteurs peuvent proposer plusieurs textes et participer à une ou plusieurs rubriques.
Un seul texte sera publié par rubrique.

Envoyez vos textes en format word, openoffice ou rtf à l'adresse suivante :

larevue.squeeze@gmail.com

Au plaisir de vous lire.

Quickie Squeezi



Directeur de publication : Lemon A

Coordinateur éditorial : MILL

Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.

Comité de lecture : Amélie D., Sabrina M., Pascal O., Romain V., Miguel L., Renaud V.

Identité graphique : Darsanha

Maquette : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

2010 © Les auteurs et Squeeze